THÉODORE DE BÈZE

ET

LES PAYS-BAS SEPTENTRIONAUX

JELTINE L. R. LEDEGANG-KEEGSTRA

THÉODORE DE BÈZE

ET

LES PAYS-BAS SEPTENTRIONAUX

(1532/1533 – 1605)

Copyright © 2026 Jeltine L. R. Ledegang-Keegstra

Éditeur Ka.Dag
www.uitgeverijkadag.nl
Kadag-Pub@kpnmail.nl

Imprimé aux Pays-Bas
Imprimeur: BraveNewBooks
ISBN: 9789465468709
-1-

Planche 1: Photo de couverture Théodore De Bèze: Leyde, Bibliothèque Universitaire, Numéro: PK Singer 2654

REMERCIEMENTS

Mener une œuvre à bien n'est jamais le résultat d'une personne toute seule. Les conseils donnés par des savants et des rechercheurs intéressés sont souvent d'une valeur inestimable.
C'est pourquoi nous tenons à remercier ici Dirk van Miert, directeur de l'Institut Huygens (recherches de l'histoire et de la culture hollandaises) ressortant à l'Académie Royale Hollandaise des Sciences et professeur de l'histoire culturelle de l'époque moderne à l'Université d'Utrecht et Theodor Dunkelgrün, Senior Postdoctoral Researcher, Trinity College, Cambridge.

Mais où en étions-nous restée avant la belle *Correspondance de Théodore de Bèze* qui, entamée depuis 1960, vient d'être achevée ? Que faire sans son riche appareil critique ? C'est dans la personne d'Hervé Genton que nous remercions ici les éditeurs de cette œuvre magnifique. Les deux recueils de H. De Vries de Heekelingen*, Genève Pépinière du Calvinisme Hollandais*, ont aussi été pour nous d'une grande utilité.
Que faire aussi sans l'aide du large nombre de bibliothécaires attaché aux Bibliothèques Universitaires de Genève, de Bâle, de Groningue, de Gand, de Leyde, de l'Université Libre d'Amsterdam et de la Bibliothèque Provinciale de Leeuwarden (Tresoar) ?
Que Marie-Madeleine Fragonard, professeur émerite à l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 (Langues et Litt. française et latine) et Céline Zaepffl (lecteur de la langue et de la culture françaises à l'Université de Leyde}, trouvent ici l'expression de notre gratitude pour le temps qu'elles ont consacré à la lecture de notre étude et pour leurs remarques dont il a été tenu compte dans la mise à point de cette étude.
Rien n'aurait été possible non plus sans la patience et les conseils de mon mari, Fred Ledegang, décédé le 10 septembre 2022. C'est à sa mémoire que je dédie ce travail, en sachant combien je lui suis redevable.

INTRODUCTION

Dans les Pays-Bas du Nord, la Réformation ne s'est enracinée profondément qu'après la mort de Jean Calvin (1564). C'est à son successeur, Théodore de Bèze, dont nous avons commémoré il y a peu le 500e anniversaire de la naissance (24 juin 1519), qu'il incomba de la poursuivre. Savoir dans quelle mesure Bèze a été présent dans la partie septentrionale des Pays-Bas, surtout pendant la seconde moitié du XVIe siècle et la première moitié du XVIIe siècle, a sollicité notre curiosité. Ainsi, nous avons été amenée à examiner de plus près le réseau de contacts que Bèze a entretenu avec un grand nombre de personnes, au moyen de multiples rapports personnels et épistolaires.

L'origine de la majorité des lettres et des rencontres remonte au séjour des correspondants et des visiteurs de Bèze à Genève. Venus, pour la plupart, des régions mentionnées, ils y ont étudié la théologie en particulier, mais aussi le droit. Si ces derniers étudiants ne suivaient pas les cours de Bèze, il leur restait toujours la possibilité de l'entendre prêcher, ce qu'il fit jusqu'en 1600.

La durée du séjour des étudiants à Genève pouvait varier. Il y en eut qui, pendant leur *peregrinatio academica*, ne faisaient qu'une brève halte dans cette ville.

Revenus dans leur région natale, les anciens disciples de Bèze devenaient pour la plupart des pasteurs réformés, dont on signale les activités dans les actes des synodes provinciaux ou dans les documents du grand Synode de Dordrecht. Plusieurs d'entre eux sont passés du pastorat au professorat, mettant Bèze au courant des vicissitudes des académies de Leyde et de Franeker. Cependant, ainsi que le montre la correspondance du Réformateur, quelques professeurs et curateurs attachés au *Gymnasium Illustre* de Harderwijk et à l'Académie de Groningue ont également eu des rapports avec Bèze, quoique moins intensivement. En tout cas, nous pouvons constater que, pendant une trentaine d'années, le savant genevois est resté au courant de la culture des académies des Pays-Bas.

À côté des relations susnommées, nous avons effectué des recherches jamais réalisées auparavant et aussi complètes que possible, sur l'importance des ouvrages de Bèze qui ont trouvé leur chemin dans les contrées septentrionales des Pays-Bas. Les versions vernaculaires de ces œuvres ont particulièrement attiré notre attention.

Afin de donner une structure cohérente à notre travail et pour marquer la vue d'ensemble que nous nous sommes proposée de dresser, nous avons divisé les chapitres successifs de façon chronologique, pour la plus large partie en décades qui se concentrent autour de la fondation des Académies de Leyde (1575), de Franeker (1585), de Harderwijk (1600) et de Groningue (1614). Les derniers chapitres sont groupés autour du Synode de Dordrecht et des œuvres de Bèze, que nous avons divisées en cinq catégories, afin d'en pouvoir mieux embrasser la teneur.

CHAPITRE I

CONTACTS PRÉLIMINAIRES A LA FONDATION DE L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

1532-1575

1. *Théodore de Bèze et Johannes Secundus: rencontre estudiantine à Bourges* ?

Dès sa jeunesse, à la maison de son maître Melchior Wolmar à Bourges, qui avait accueilli des étudiants tels que Jean Calvin, Conrad Gessner et Jacques Amyot[1], Bèze a pu faire la connaissance personnelle de Johannes Secundus de Grijpskerke (Zélande), né à La Haye en Hollande (1511). Dans cette ville, son père Nicolas Everaerts revêt depuis 1510 la haute fonction de président de la Cour de Hollande. Après ses études à l'université de Louvain, Everaerts, ami et correspondant d'Erasme, devint l'un des plus célèbres jurisconsultes de son temps[2]. Secundus, l'aîné de Bèze de huit ans, passa une partie de l'année 1532 et l'hiver de 1533 à l'université de Bourges, afin d'y prendre sa licence en droit sous Alciat[3]. Bèze lui voua une épigramme faisant partie de ses *Juvenilia*[4] :

Sur Jean Second, De La Haye, poète éminent

Qu'il crée une œuvre sublime, et du grand Virgile
Aspire à éclipser les rayons ;

---

[1] Paul-F. Geisendorf, *Théodore de Bèze,* Genève, Labor et Fides, 1949, p. 11.

[2] Alfred M.M. Dekker, *Janus Secundus (1511-1536) De tekstoverlevering van het tijdens zijn leven gepubliceerde werk*, Nieuwkoop, De Graaf, 1986, p. 20. Voir sur Everaerts, *Nationaal Biografisch Woordenboek*, Brussel, Koninklijke Academiën van België, !977, Deel 7, col. 214-231 (C.M.G. ten Raa).

[3] Le célèbre jurisconsulte italien, Milanais de naissance (1492-1550).

[4] Th. de Bèze, *Juvenilia*, éd. A. Machard, Paris, Isidore Liseux, 1879, Épigramme XLIV, p. 164-165 : *De Joanne Secundo Hagiensi poeta eximio.* : « *Excelsum seu condit opus, magnique Maronis / Luminibus officere studet : / Sive leves elegos, alternaque carmina, raptus / Nasonis impetu canit : / Sive lyram variis aptat cantibus, ut se / Victum erubescat Pindarus : / Sive jocos blandosque sales epigrammate (?) miscet, / Clara invidente Bilbili : / Unus quatuor haec sic praestit ille Secundus, / Secundus ut sit nemini.* »

Qu'il chante les élégies légères en distiques, ravi
Par le souffle puissant d'Ovide ;
Qu'il ajuste la lyre à des odes variées, qui font
Rougir Pindare de sa défaite ;
Ou que, mêlant dans une épigramme le badinage
aux plaisantes saillies,
Il porte ombrage à la célèbre Bilbilis[5] ;
Jean Second l'emporte, à lui seul, dans ces quatre genres :
Aussi n'est-il le second de personne[6].

En poésie, Secundus avait précédé Bèze, lorsqu'il créa un recueil de *Basia*, inspiré par Catullus et composé de mètres variés[7]. La publication posthume de ces poèmes, en 1539, et celle des *Opera*, en 1541, éditée par ses frères Nicolaus Grudius et Hadrianus Marius qui avaient eux aussi le don de la poésie, ont probablement incité Bèze à écrire son éloge. S'il parle des élégies, des odes et des épigrammes de Secundus, il doit avoir connaissance de la publication des *Opera*[8]. Or, parmi les poètes néo-latins inspirés par les *Basia* de Secundus, Du Bellay, Muret, Dousa père, Bèze est nettement mentionné, sans doute pour avoir fait une épigramme *In Basium Candidae* et une silve. Il s'agit de la quatrième *Sylva* du recueil des *Juvenilia*

[5] Bilbilis : ville d'Espagne, lieu de naissance de Martial, actuellement Ribota.

[6] Voir Dekker, *op. cit.,* p. 58-59. Ces vers trouvent leur origine dans un distique de Cornelius Musius écrit sur une médaille à son autoportrait créée par Secundus (Poitiers, 1535) : « Non fecit merito, nomen qui forte *Secundo* / imposuit : *Primus* iure uocandus eras. »

[7] *Ioannis Secundi Hagiensis Basia. Et alia quaedam,* Lyon, Seb Gryphius, 1539 ; *Iohannis Secundi Hagiensis poeta elegantissimus Basiorum Liber*, Trajecti ad Mosam apud Alexandrum Stols, 1928.

[8] *Ioannis Secundi Hagiensis Opera, Nunc primum in lucem edita. Quorum catalogum proxima facies enumerabat. Cum Gracia et Privilegio Caesario.* Utrecht, Hermannus Borculous, 1541, (Facsimile, Nieuwkoop, de Graaf, 1969). Nous avons eu en main cette édition ayant appartenu à Janus Dousa père, qui relate sa traduction de plusieurs poèmes des *Basia* empruntés au manuscrit de Secundus : « Fuit olim hic liber IANI DOUZA NORDOVICUS qui pleraque *Basia* Belgicè vertit et plurima in hoc notavit ex autographo SECUNDI. » Sur Secundus et ses frères voir J.P. Guépin, *De Drie Dichtende Broers, Grudius, Marius, Secundus, in brieven, reisverhalen en gedichten*, Groningue, van Gorcum, 2000.

chantant l'histoire de David et Bethsabée, qui, elle aussi, porte des traces des *Basia* de Secundus[9].

En Hollande, les *Basia* ont été traduits par Jan van Hout, secrétaire de la ville de Leyde et Janus Dousa, premier curateur de l'université[10]. Au cours du XVIII[e] siècle, on édite deux recueils dans lesquels des poésies de Bèze et de Secundus se trouvent insérées ensemble[11].

On comptait Secundus parmi les grands poètes latins de son temps, comme en témoigne son portrait dans les *Icones Leidenses*, peint par un maître inconnu d'après l'original de son ami Jan van Scorel, introuvable jusqu'ici. Fait remarquable : le portrait fut payé, en 1598, par les curateurs eux-mêmes, pour embellir la bibliothèque universitaire[12].

---

[9] Jean Second, *Œuvres complètes*, tome I : *Basiorum liber et Odarum liber*, éd. critique par R. Guillot, Paris, Garnier, 2005, p. 21 ; Théodore de Bèze, *Juvenilia*, Epigramme LXXXIX, p. 233-234 et Sylva IV (*Praefatio poetica in Davidicos Psalmos, quos paenitentiales vocant*), p. 18-28 ; voir Max Engammare, « Le maître des baisers : Théodore de Bèze et Bethsabée en muse », *Poètes, princes et collectionneurs. Mélanges offerts à Jean Barbier-Mueller*, éd. Nicolas Ducimetière, Michel Jeanneret, Jean Balsamo. Préface de Marc Fumaroli, *Travaux d'Humanisme et Renaissance*, 493, Genève, Droz, 2011, p. 321-335.

[10] Voir Alain Dufour, *Théodore de Bèze Poète et théologien*, Genève, Droz, 2006, p. 14. La traduction de van Hout et de Dousa est intitulée *Het boeck der Kuskens van Johannis Secundus, nu al der eerst uyt 't latyn overgheset in onze ghemeine nederduytsche taele,* Maastricht, A.A.M. Stols, 1928-1930. Voir aussi *Johannis Nicolai Secundi Hagani Opera Omnia emendatius et cum notis adhuc ineditis Petri Burmanni Secundi denuo edita cura Petri Bosscha*, Lugduni Batavorum apud S. et J. Luchtmans, 1821, 2 vol. ; voir C. Veltenaar, *Théodore de Bèze et ses relations avec les théologiens des Pays-Bas*, Kampen, J.H. Kok, 1904, p. 16. Le fait que Secundus a été le poète favori de Dousa père ressort du catalogue des poètes hollandais latins *Rerum caelestium liber primus*, Lugduni Batavorum, ex officina Plantiniana, 1591, 6-7v°, Cod. Vulc. 103 f° 96-97, composé par Janus Dousa fils, où il occupe la première place. Voir Harm-Jan van Dam « Bonaventura Vulcanius, Scholar and Poet » dans *Bonaventura Vulcanius, Works and Networks, Bruges 1538 - Leiden 1614*, dir. Hélène Cazes, Leyde–Boston, Brill, 2010, p. 58-59.

[11] *Bezae, Mureti, Secundi et Bonefonii Poemata*, L(ugduni) B(atavorum), s.n., imprimé chez Joseph-Gérard Barbou à Paris, 1757 et *Amoenitates poeticae sive Theodori Bezae, Marci-Antonii Mureti et Ioannis Secundi Juvenilia*: *tum Joannis Bonefonii Pancharis : Joachimi-Belaii Amores etc.*, Lugduni Batavorum veneunt Parisiis, apud I. Barbou, 1779.

[12] P.F.J. Obbema, *Leidse universiteit 400, Stichting en eerste bloei 1575 - ca. 1650,* Amsterdam, Rijksmuseum, 1975, p. 135 ; *Icones Leidenses. De portretverzameling van de Rijksunuiversiteit te Leiden*, Leyde, Universitaire Pers, 1973, nr. 15.

Le nom de Secundus figure aussi dans une contribution en latin et en grec de Bonaventura Vulcanius, professeur en grec à Leyde, au sein de l'*album amicorum* de Janus Dousa dans laquelle il constate que celui-ci n'a pas été moindre que les poètes de son temps, « même pas de Secundus ». Pour lui, « Bonaventura Vulcanius de Bruges l'a écrit comme un souvenir éternel d'amitié ». Comme Bèze, Bonaventura semble avoir repris le jeu de mots sur le nom de Secundus :

> IANO DOUZAE
> Domino in Nortwyck, poetarum nostri temporis…
> nemini (ne ipsi quidem SecUNDO) secundo,
> Bonaventura Vulcanius Brugensis[13].
>
> ἀιδιὸν γράψεν μνημόσυνον φιλιας.

Hugo Grotius, qui, au printemps de 1606, a fait une élégie sur la mort de Bèze, commémore les dons poétiques de Secundus. Dans son poème *Pro cervisia,* « En faveur de la bière », écrit en distiques élégiaques, il dit: « Celui-là doit être dur d'esprit et d'une véritable rusticité sans goût, que les *Basia* de Secundus n'émeuvent pas » :

> Durae mentis, iners merumque rus est,
> Si quem Basia non movent Secundi[14].

Henri Meylan est du même avis, lorsqu'íl souligne « l'accent déchirant de la passion que l'on sent à chaque page des *Baisers*[15] ».

---

[13] Janus Dousa, *Album Amicorum,* p. 98, (Bibliothèque Universitaire de Leyde, BPL 1406) ; C.L. Heesakkers, *Een netwerk aan de basis van de Leidse universiteit. Het Album amicorum vam Janus Dousa*, Leyde, Jongbloed, 2000, p. 377-378.

[14] Monique van Oosterhout dans sa thèse *Hugo Grotius' Occasional Poetry (1609-1645),* Nijmegen, Jongbloed, 2009, p. 376 ; J.H. Meiboom, *De Cervisiis potibusque et ebriaminibusque extra vinum aliis commentarius*, Helmstadt, Johannes Heitmuller, 1668, caput 27. 24.

Sous ce rapport, il faut nous rappeler qu'en 1618, Grotius fut emprisonné à La Haye, dans le « Binnenhof », tout comme Johan van Oldenbarnevelt, le grand pensionnaire de la Hollande, avec qui il partageait les mêmes sympathies pour l'arminianisme. Tandis que Grotius attendait son procès, Petrus Scriverius, qui avait fait publier une nouvelle édition des *Œuvres* de Secundus et savait la prédilection de Grotius pour cet auteur, lui en envoya un exemplaire par l'intermédiaire de Willem de Groot, son frère. Cependant, le texte de Secundus en prose et en poésie fut adapté par endroits afin que, par le biais des mètres latins, Scriverius mette Grotius au courant des préparations de son procès[16] !

Comme Secundus est décédé très jeune des suites d'une fièvre quarte, dans sa fonction de secrétaire de George van Egmond, archevêque d'Utrecht, qui résida en 1536 à Saint-Amand[17], il ne nous reste malheureusement pas de trace d'une rencontre éventuelle renouvelée ou d'une correspondance entre lui et Bèze.

Une vingtaine d'années après la mort de Secundus, des contacts se sont noués entre Bèze et un grand nombre de jeunes gens originaires des Pays-Bas du Nord, ce depuis la fondation de l'Académie de Genève, voire avant.

Il n'entre pas dans nos intentions de donner ici une liste exhaustive des étudiants énumérés dans *Le Livre du Recteur,* dans *Genève pépinière* ou dans la *Correspondance de Théodore de Bèze*, qui nous ont fourni l'occasion d'approfondir cette étude. Notre attention se porte spécialement sur ceux avec qui Bèze avait des

---

[15] Henri Meylan, « La conversion de Bèze ou Les longues hésitations d'un humaniste chrétien » (1959), *D'Erasme à Théodore de Bèze, problèmes de l'église et de l'école chez les réformés*, Genève, Droz, 1976, p. 103 *sq.*, ici p. 111.

[16] Henk Nellen, *Hugo Grotius, A Lifelong Struggle for Peace in Church and State, 1583-1645*, translated from the Dutch by J.C. Grayson, Leyde-Boston, Brill, 2014, p. 275 ; Johannes Secundus, *Opera*, Leyde, J. Marcus, 1619 ; sur Scriverius voir Jan Bloemendal and Henk Nellen, *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World, Macropaedia*, Edited by Philip Ford, Jan Bloemendal and Charles Fantazzi, Leyde-Boston, Brill, 2014, p. 190 et n. 29 et Tom Deneire, *Idem,* p. 278 ; voir aussi C.S.M. Rademaker, « Books and Grotius at Loevestein », *Quaerendo* 1972, vol. 2 (1), p. 2-29, ici p. 4.

[17] Voir Alfred M.M. Dekker, *op. cit.*, p. 61.

relations, soit au moyen de la correspondance, soit au travers de rencontres, soit au moyen encore de ses sermons ou de ses cours.

Si les noms d'étudiants et d'amis venus des Pays-Bas méridionaux et de la France sont mentionnés, c'est qu'ils ont eu des fonctions dans le Nord et se trouvent ainsi dans notre propos.

2. *Les premiers étudiants des Pays-Bas à l'Académie de Genève*

Très tôt après la fondation de l'Académie de Genève, en 1559, Carolus Gallus d'Arnhem est venu à Genève[18]. Il n'y est pas resté longtemps, car, en 1560 déjà, il devint curé à Deventer. Plus tard, dans ses fonctions de professeur de théologie à Leyde, il écrira à Bèze. C'est sur cette période de son professorat que nous reviendrons ultérieurement.

Après leurs études à Louvain, Paris, Dôle et Padua, deux étudiants au nom très connu se firent inscrire à la nouvelle Académie de Genève (1559 ou 1560). Il s'agit de Philippe Marnix de Sainte-Aldegonde et de son frère aîné, Jean de Thoulouse, passés de bonne heure à la Réforme[19]. Guillaume Fatio suppose que c'est par l'exemple de leurs parents, inclinés en secret à la Réforme, ou par celui d'une partie des nobles[20]. D'autres, en revanche, avancent que leurs parents étaient des catholiques convaincus, et que le passage à la Réforme de leurs fils pourrait être attribué à leurs contacts avec les huguenots en France ou aux écrits de propagande réformatrice circulant à l'université de Louvain[21]. Des années plus tard, en 1579,

---

[18] E. Fick, *Le Livre du Recteur. Catalogue des étudiants de l'académie de Genève de 1559 à 1859*, I, *L'Académie de Calvin*, Genève, J.G. Fick, 1860, 49 *verso*. Voir H. de Vries de Heekelingen, *Genève pépinière du calvinisme hollandais*, Fribourg (Suisse), Fragnière Frères, 1918, vol. I, La Haye, Martinus Nijhoff, 1924, vol. II, p. 44 et 69 ; S.M. Stelling-Michaud, *Le livre du recteur de l'Académie de Genève (1559-1878),* Genève, Droz, 1959-1981, 6 vol., I, p. 98.

[19] *Idem*, p. 89.

[20] Guillaume Fatio, *Genève et les Pays-Bas*, Edition du « Journal de Genève », Genève-Haarlem, s.n., 1928, p. 24

[21] J. de Gier, *Marnix van St. Aldegonde*: *'Tolk der bybeltaal', kerklied en kerk bij Marnix*, Apeldoorn, Buyten & Schipperheijn, 1998, p. 9-10.

Marnix s'exprima ainsi dans sa *Response à un libelle fameux* : « Dieu m'ouvrit les yeux pour cognoistre le chemin de mon salut lequel j'ay cherché en toute intégrité & rondeur, & avec toute la diligence possible, sans condamner ce que je ne cognoissoye pas ». La suite de cette citation souligne la persévérance de Marnix dans son choix pour la Réforme : « J'ai tousjours suivy ma Religion, sans fleschir ne pour allechemens, ny pour promesses que l'on m'a fait bien grandes en divers lieux, ny pour menasses, mesmes ayant esté un an entier entre les mains des Espagnols, Dieu m'a fait tousjours la grace de demeurer constant & invariable »[22].

Les deux frères descendaient par leur père d'un gentilhomme savoyard qui, en 1507, suivit dans les Pays-Bas Marguerite d'Autriche en qualité de secrétaire. Par leur mère, ils tenaient à la Haute-Bourgogne et à la Hollande. Ils devaient leurs titres aux deux seigneuries de Thoulouse en Franche-Comté et de Mont-de-Sainte-Aldegonde située en Hainaut, près de Charleroi, héritées de leur père et de leur mère[23]. Les deux hommes ont donc des origines savoyardes, wallonnes, françaises, et hollandaises[24].

Ce qui les a sans doute confortés dans leur choix pour la Réforme réside dans leur séjour à Genève de 1559 à 1561. Ils semblent avoir été les commensaux de Théodore de Bèze et de Calvin et avoir habité à deux pas de la maison du second, dans la rue des Chanoines – actuellement la rue Calvin. Sous la direction des deux réformateurs, ils acquirent les connaissances qui manquaient à la plupart des gentilshommes de leur époque, lesquels se bornaient à apprendre la danse et l'équitation. C'est à Genève qu'ils trouvèrent, selon l'expression de Marnix lui-même, l'affirmation du chemin de leur salut, et, dès lors, comme nous l'avons vu, ils demeurèrent constants dans leurs convictions[25]. Or, de retour dans leur pays, Jean

---

[22] *Réponse à un libelle fameux*, Anvers, Gilles van den Rade, 1586, p. 20 ; A.A. van Schelven, *Marnix van Sint Aldegonde*, Utrecht, Oosthoek Ultg. Mij., 1939, p. 233 ; A. Lacroix éd. *Œuvres de Marnix, 5-6, Ecrits politiques et historiques*, Bruxelles, Fr. Van Meenen, 1859, Paris, Champion, 1860, p. 80. Repr. Genève, Slatkine 1971.

[23] De Gier, *Marnix van St. Aldegonde*, p. 7.

[24] *Ibidem.*

[25] *Genève et les Pays-Bas*, p. 25.

fonda une église réformée à Bruxelles avec Adriaen Saravia, ancien franciscain, également passionné pour la Réforme[26].

Vers Noël 1565, le Compromis des Nobles fut institué. Non seulement l'irritation des nobles, dont les charges étaient passées aux mains des Espagnols, mais encore la persécution de Philippe II contre les adhérents de la Réforme et les placards contre les protestants furent les causes de ce compromis. Il s'agissait d'une confédération de protestants et de catholiques, dont les premiers visaient la liberté du culte et les derniers plutôt la liberté politique.

Jean de Thoulouse et Louis de Nassau, frère de Guillaume d'Orange, rédigèrent une pétition qui devait être soumise à la gouvernante Marguerite de Parme, sous la forme d'une supplique, « Smeekschrift der Edelen ». En peu de temps, elle sera signée de quatre cents noms de personnages importants aux Pays-Bas, tant catholiques que protestants ; ils appartenaient en majorité à la basse noblesse, mais étaient soutenus par la haute noblesse[27]**.** Il semblerait que Philippe de Marnix s'y soit joint un peu plus tard, comme il le constate lui-même non sans quelque suffisance : « En l'an 1566, lorsque la plus grand part de la Noblesse resolut de supplier Madame de Parme de delivrer le pays de ce joug de l'Inquisition Espagnolle, je me suis joinct avec eux & ay aidé & avancé ceste cause de tout mon pouvoir, de telle façon que si les autres qui en avoient plus de moyen que moy, eussent faict le semblable, des alors je pense que nous eussions esté affranchis de toutes ces misères »[28]. Le 5 avril 1566, la supplique fut présentée à Marguerite de Parme.

---

[26] Saravia, Espagnol né dans les Flandres (1532-1613) fut pasteur en divers lieux des Pays-Bas, et notamment à Leyde jusqu'en 1587, d'où il partit pour l'Angleterre. Voir Théodore de Bèze, *Correspondance* (abrégé par la suite *Correspondance*), t. XXXI (1590), lettre 2121, p. 171 n. 3 ; A.A. van Schelven, *op. cit.,* p. 14 ; *Genève pépinière*, II, p. 42 n. 2.

[27] Anton van der Lem, *De Opstand in de Nederlanden 1568-1648, de Tachtigjarige Oorlog in woord en beeld*, Amsterdam-Nimègue, Vantilt, 2014, p. 51-52.

[28] *Réponse à un libelle fameux*, p. 20.

La première requête fut suivie de deux autres, le 30 juillet 1566 et en janvier 1567, la dernière exigeant finalement une liberté religieuse complète. S'il faut en croire Théodore de Bèze, l'action des nobles n'était pas justifiée. Il l'exprime nettement dans sa lettre du 14 août 1566 à Jean Taffin, alors pasteur à Anvers : « Nostre bon Dieu et Père en la puissance duquel il est de tirer la lumière des ténèbres, veuille bien pourveoir à tant de maulx et inconvénients et pardonner à ceulx qui par leur indiscrétion se sont précipités avec leurs frères en si grands dangers »[29]. Malheureusement, cette prédiction s'est réalisée. Jean de Thoulouse sera tué par les gardes de Marguerite de Parme le 13 mars 1567, pendant une expédition en Zélande, à Austruweel (Oosterweel, actuellement au sein de la ville d'Anvers).

Durant ces mêmes années (1559-1561), Lambert Daneau, originaire de Beaugency-sur-Loire et converti à la Réforme après le martyre de son maître Anne du Bourg (1559), auprès duquel il avait étudié le droit, a été l'élève fervent de Calvin et de Bèze[30]. *Le Livre du Recteur* le mentionne en même temps que les frères Marnix[31]. Dans un autre chapitre, il sera traité plus amplement de Daneau et de son professorat à l'université de Leyde. Peu après Daneau, François Du Jon de Bourges devint le disciple de Bèze : il nous reste quelques lettres de sa main adressées à ce dernier.

Avant décembre 1565, Johannes Fontanus de Juliers (Zoller, en Westphalie) arrive à Genève, où il reste durant un an et demi. Il a dû très bien connaître Bèze comme professeur et pasteur, mais il ne nous reste pour en témoigner aucune lettre échangée entre les deux hommes. Plus tard, comme pasteur d'Arnhem, il se fera

---

[29] Voir C. van Proosdij, *Theodorus Beza, medearbeider en opvolger van Calvijn*, Leyde, D. Donner, 1895, p. 131 et 333 ; *Correspondance*, t. VII (1566), lettre 492, p. 205.

[30] Olivier Fatio, *Nihil Pulchrius Ordine, contribution à l'étude de l'établissement de la discipline ecclésiastique aux Pays-Bas ou Lambert Daneau aux Pays-Bas (1581-1583),* Leyde, Brill, 1971, p. VII.

[31] *Le Livre du Recteur,* 51 *verso* ; *Genève pépinière*, I, p. 72-73.

remarquer pour ses activités pour le *Gymnasium Illustre* de Harderwijk et pour les Églises réformées[32].

Quelques années après la venue de Fontanus, le 9 juin 1568, Orck van Doyem, le premier Frison à venir à Genève, s'y fit immatriculer et y étudia le droit comme il l'avait fait à Heidelberg[33]. Quoiqu'il ait obtenu plus tard à Bâle le doctorat en médecine, il ne semble jamais l'avoir exercé en tant que médecin. Sa carrière ultérieure le fait connaître par sa position de membre des États de Frise. En outre, il fut nommé, dans une commission pour la censure des livres religieux par le Synode de Bolsward du 25 juin 1585[34].

Un jour après Doyem, Arent Cornelisz de Delft se fit également immatriculer. Toutefois, le texte de son immatriculation, donnée par Fick, diffère de celui de Doyem en ce qu'il insiste plus sur le renoncement pour toujours (*in perpetuum*) à toutes les hérésies qui s'opposent à la nouvelle religion. Son nom sera encore souvent cité dans le cadre de ses activités comme pasteur de Delft pour les synodes réformés[35]. En outre, on suppose que c'est lui qui a administré à Delft les baptêmes de Hugo Grotius et du prince Frédéric-Henri[36].

---

[32] *Le Livre du Recteur*, 55 *verso*; *Genève pépinière*, I, p. 74-75.

[33] Il est intéressant de voir comment Doyem s'est exprimé de façon très nette lors de son immatriculation (jusqu'en 1585, les étudiants devaient se conformer au catéchisme de Genève). *Le Livre du Recteur*, 64 *verso,* le rapporte ainsi : « *Oricus Doyhemus Frisius hac meo chirographo testor me renuntiare omnibus sectis et erroribus earum adhaerere autem doctrinae in libris propheticis et apostolicis et ex Dei inspiratione nobis relictae, cuius summa in catechesi huius ecclesiae Genevensis comprehensa est. Genevae, Anno 1568, 9 junii* », « Moi, Oricus Doyemus Frison, j'atteste par mon autographe de renoncer à toutes les sectes et à leurs erreurs et de m'accorder à la doctrine qui nous a été transmise dans les livres des prophètes et des apôtres et par l'inspiration de Dieu, et dont l'essentiel est exposé dans le catéchisme de cette église de Genève. »

[34] C. van der Woude, *Sibrandus Lubbertus, Leven en werken, in het bijzonder naar zijn correspondentie*, Kampen, J.H. Kok, 1963, p. 52. Dans cette commission prennent également place Martinus Lydius, Sibrandus Lubbertus et Kempo à Donia.

[35] *Genève pépinière*, I, p. 79-80 ; *Le Livre du Recteur*, 64 *verso*.

[36] Henk Nellen, *Hugo Grotius*, p. 26 ; A.L.G. Bosboom-Toussaint, *Het Huis Honselaarsdijk in 1638,* [château de Frédéric-Henri] *en het Kasteel Westhoven in Zeeland,* [la propriété de Pierre Loyseleur de Villiers], Rotterdam, D.

Deux années plus tard, Carolus et Bernardus Roorda suivaient leur collègue frison, en se faisant immatriculer à leur tour le 25 octobre 1570. Comme lui, ils étaient de noblesse frisonne et signataires du Compromis des Nobles. A maintes reprises, leurs études de droit à Genève leur ont servi en Frise dans leurs fonctions de conseillers, colorées par leur particularisme frison. C'est ce particularisme qui, dans un stade ultérieur, causa une dissension entre Carolus Roorda et le stathouder de Frise, considéré par lui comme un serviteur des États. En outre, le premier préférait donner des charges aux savants d'origine frisonne qu'à ceux venus d'ailleurs[37]. La présence de ces jeunes hommes à Genève prouve dans quelle mesure la Réforme avait fait des adhérents parmi les classes dirigeantes de la Frise[38]. La mention ici de leurs noms, alors même qu'ils n'étaient plus en rapport direct avec Bèze, montre quant à elle leur importance pour l'université de Franeker.

Vers la moitié de la décade suivante, deux autres étudiants valent d'être mentionnés ici. Ils arrivèrent à Genève respectivement en 1574 et en 1575 : il s'agit de Bonaventura Vulcanius de Bruges et Ubbo Emmius de Grietzijl, en Frise Orientale. Leurs noms seront très vite connus dans le monde universitaire[39].

De ces années qui précèdent la fondation de l'université de Leyde, il ne nous reste qu'une correspondance restreinte entre Bèze et ses amis ou étudiants. Une des premières lettres qui lui est adressée vient de la main de Martinus Lydius, futur professeur de l'Académie de Franeker. Pendant cette période, Jean Taffin, alors

---

Bolle, s.d., p. 309, se réfère au baptême du Prince, administré le 12 juin 1584, « probablement par Arnoldus Cornelisz. ».

[37] *Genève pépinière*, I, p. 83-84 ; *Le Livre du Recteur*, 67 *verso* ; S.M. Stelling-Michaud, *op. cit.*, I, p. 101 ; M.J.A.M. Ahsmann en R. Lagrouw, « Pericula Schotana », *Universiteit te Franeker 1585-1811*, Leuvarde, Fryske Akademy,1985, p. 305-320, ici p. 310.

[38] *Genève pépinière*, I, p. 201.

[39] *Idem*, p. 92 et p. 90-91. Pour Emmius voir aussi Stelling-Michaud, *op. cit.*, III, *s.v.* ; H. Brugmans, *Nieuw Nederlandsch Biographisch Woordenboek* (*NNBW*), publié par P.C. Molhuysen, P.J. Blok e.a., Leyde, A.W. Sijthoff, 1911-1937, 10 vols., VII, col. 408-410 .

pasteur à Anvers et disciple de Bèze et de Calvin avant même la fondation de l'Académie (1559), lui demande conseil, ainsi que Thomas van Til, son ancien collègue à Genève, devenu pasteur à Delft.

En plus de ces personnes qui s'adressent à lui individuellement, il faut citer l'Église wallonne d'Emden. Si nous nous occupons par la suite de cette ville qui appartient à la Frise orientale, c'est qu'elle a exercé une influence considérable sur la religion calviniste, ainsi que sur ceux qu'elle recevait comme réfugiés. En première instance, il s'agissait de protestants qui avaient fui les persécutions du duc d'Albe, et ensuite de ceux qui avaient fui la Frise après que leur gouverneur Rennenberg s'était réconcilié avec le roi Philippe II[40].

De ses anciens étudiants venus à Genève peu après la fondation de l'Académie, seuls Philippe de Marnix, François Du Jon et Bonaventura Vulcanius ont donné signe de vie. Bèze lui-même a écrit à Pierre Loyseleur de Villiers, tout comme Taffin et Pierre de Cologne, adepte de Bèze avant 1559.

[40] Voir ch. V, p. 69.

CHAPITRE II

CORRESPONDANCE ET POÉSIE PRÉCÉDANT L'ANNÉE 1575

1. *Martinus Lydius, correspondant de la première heure (1539-1601)*

Puisque Martinus Lydius croisera régulièrement notre chemin, il nous faut le connaître un peu mieux. Nommé « Vandalosaxon » dans l'une de ses œuvres, il renvoie ainsi à la région de Lübeck, où ses parents avaient élu domicile après avoir fui Deventer du fait de leur religion[41]. Martin commença ses études à Ilefeld, sous la conduite de Michael Neander. Après ces débuts, il a été immatriculé à l'université de Rostock : *Martinus Lydius. Immatriculatus* « im Wintersemester » 1559/1560 (Nr. 91, *Martinus Lydius Lubecensis*). Il continua ensuite ses études de philosophie et de théologie à Tübingen (1564), sous la conduite de Jacob Heerbrand et Jacques Andreae. Il y apprit le grec avec Martin Crusius. À Heidelberg, il se perfectionna dans ces disciplines dès 1567 et dirigea le « Collegium philosophicum » en y donnant des cours en même temps que Zacharias Ursinus, l'un des auteurs du *Catéchisme de Heidelberg*[42].

Dans une lettre adressée à Bèze depuis Tübingen, au début de mars 1565, Lydius se réfère à sa visite de l'année précédente aux théologiens de Genève. Son

---

[41] *DE FORMIDABILI ILLA CLASSE HISPANICA DIVINITUS REPRESSA, FRACTA, DISSIPATA DEXTRAE EXCELSI CELEBRATIO. Nouae in Frisia Academiae Franekerensis nomine instituta: in qua beneficii huius magnitudo expenditur, & quomodo illo sic utendum sit, ut pertexere illud Deus velit, docetur: Ad Psalmum 124 accomodata, & scripta, à Martino Lydio, Lubecense: Verbi Diuini Ministro*. FRANEKERAE. EXCUDEBAT AEGIDIUS RADAEUS, Ordinum Frisiae Typographus, in Academia Franekerana. MDIXC, D_3 *verso* : « *Harum ego regionum incolis alienigena sum, in Vandalosaxoniae ciuitatibus natus.* » (Leuvarde, Provinciale Bibliotheek, Tresoar, Sign. Pb 17519).

[42] Depuis 1579 nous le trouvons à Amsterdam comme pasteur. C'est à Franeker qu'il termina sa carrière. Dès 1585, il y fut nommé professeur de théologie (spécialement l'exégèse). Voir J.C. van Slee dans *Algemeine Deutsche Biographie*, Leipzig, Dunker & Humblot, 1875-1912, 56 vol., XIX (1884), p. 731-732 ; W.F. Dankbaar, *Religion in Geschichte und Gegenwart, (RGG)*^{3}, Tübingen, J.C.E. Mohr (Paul Siebeck), 1957-1962, 6 vol., IV, 553-554 ; *Correspondance*, t. VI (1565), lettre 377, p. 38 n. 1 ; B. Glasius dir. *Godgeleerd Nederland. Biographisch Woordenboek van Nederlandsche Godgeleerden*, Bois-le-Duc, gebr. Muller, 1851-1856, 3 vol., II, p. 414-416 ; E.L. Vriemoet, *Athenarum Frisiacarum libri duo*, Leuvarde, Gulielmus Coulon,, 1758, I, p. 49-64.

voyage avait eu pour but de leur demander conseil (à Bèze en particulier), attristé qu'il était par la controverse ubiquitaire soulevée par les œuvres de Johann Brenz et de Jakob Andreae, qui était son maître : « Lorsque, il y a une année, je suis venu te voir à Genève, et, comme tu sais, triste comme j'étais, je te demandai ton jugement sur la controverse très grave… »[43]. Or, l'opinion de Bèze sur les écrits récemment parus de Brenz s'est cristallisée dans l'*Ad Domini Johanni Brentii Argumenta,* paru peu après la réception de la lettre de Lydius. Seulement, avant de l'écrire, Bèze semble avoir pris peur que son œuvre ne soit trop ample. Il l'avoue à Bullinger : « Pourvu que mon ouvrage ne se développe pas trop pendant que je l'aurai sur le chantier, accident qui m'arrive plus fréquemment que je ne voudrais ». Bèze se connaissait bien : son ouvrage compte finalement plus de quatre cent pages[44] !

Lydius a confiance dans le fait que le livre de Bèze contre Brenz sera rédigé en un style modéré, ce qui était bien nécessaire après la parution du *Cyclope* (mangeur de chair !), son « brûlot anti-luthérien » et « de veine rabelaisienne » (Dufour) contre Heshusius[45].

---

[43] *Correspondance*, t. VI, p. 35 : « Cum enim ante annum ad te Genevam venissem et, ut nosti, de controversia valde gravi tuum judicium tristis requirerem… » Il s'agit d'ultra-luthériens qui soutenaient que le corps de Jésus-Christ est présent dans l'eucharistie, parce qu'il est présent partout, et non par l'effet de la transsubstantiation. Johann Brenz, grand ami de Luther et réformateur du duché de Wurtemberg, avait publié plusieurs traités sur ce thème: *De personali unione duarum naturarum in Christo …qua vera corporis et sanguinis Christi praesentia in coena explicata est et confirmata*, Tubingue, Vve. U. Morhard, 1561, in-4. L'année suivante il fit paraître *De majestate D.N. Jesu Christi ad dextram Dei patris et de vera praesentia corporis et sanguinis ejus in coena*…Francfort, P. Brubach, 1562, in-4. Sur Brenz voir aussi, *Théodore de Bèze Poète et théologien*, p. 111-114.. Sur Jakob Andreae, *Idem*, p. 42-43.

[44] *Correspondance*, t. V (1564), lettre à Bullinger du 30 décembre 1564, p. 173 : « Gaudeo ad me pervenisse ipsius Schmidelini (surnom de Brenz) responsum, quod etiam constitui paucis perstringere, nisi creverit opus inter manus, quod mihi etiam invito saepius accidit quam velim. » ; le titre de l'œuvre de Bèze : *Ad D. Jo. Brentii argumenta quibus carnis Christi omnipraesentiam nititur confirmare Theodori Bezae…placidum et modestum responsum. In hoc libello perspicue explicantur Nestori et Eutychetis haereses*, Genève, [J. Crespin], 1565 ; voir Paul-F. Geisendorf, *op. cit.,* p. 2678.

[45] Lettre de Lydius à Bullinger écrite de Tubingue, le 22 février 1565 : *Correspondance*, t. VI (1565), lettre 377, p. 38 n. 7 ; *Théodore de Bèze Poète et théologien*, p. 112.

Pendant sa visite à Genève, Lydius a pu aller voir Calvin, grâce à l'intervention de Bèze. Il l'en remercie dans une lettre suivante écrite de Francfort (le 16 août 1565) : « Lors, par ton entremise, je fus admis chez lui avec qui j'ai pu avoir une conversation sensée… »[46]. Le nom de Lydius revient sous la plume d'Heinrich Bullinger, lorsqu'il écrit à Bèze sur l'envoi de quelques lettres (entre autres des faire-part de la mort de ses filles) « auxquelles j'ai ajouté une lettre de notre Lydius [qu'il m'a écrite] sur les affaires à Tubingue »[47]. Avant ce temps-là, Bullinger avait envoyé à Lydius quelques pages de l'*Ad Brentii Argumenta* de Bèze, ce qui donna à ce dernier le goût du revenez-y. Ainsi, le mot *gustum* revient dans les deux citations suivantes, dont l'une provient de sa réponse à Bullinger : « On ne peut pas dire, quel plaisir tu m'as fait en m'envoyant ces trois feuilles de Monsieur de Bèze et en me donnant le goût de cet ouvrage, par lequel tu as tant excité mon désir, que tout le temps que nous sommes encore éloignés de la foire du printemps, me semble long »[48]. Et dans la lettre à Bèze précitée, Lydius répète ses compliments : « J'en ai lu trois pages que Monsieur Bullinger m'a envoyées avec beaucoup d'habileté afin de me prendre au jeu »[49].

En février 1566, Bèze, probablement logé chez Bullinger, écrit à Lydius depuis Zurich. Depuis : déjà, celui-ci se propose d'aller en France (voyage qui n'a pas eu lieu d'ailleurs), mais Bèze est soucieux de son ami, dont le caractère doux l'avait

---

[46] *Correspondance*, t. VI (1565), lettre 408, p. 130 : « Cum enim tua opera ad eum sane loquentem admissi essemus….»

[47] *Correspondance*, t. VII (1566), lettre 442 (5 janvier), p. 20 : « Plures quidem scripsi literas superioribus diebus tuae humanitati, et quidem priores de morte filiarum mearum, quibus adjunxi Lydii nostri literas de rebus Tubingensibus scriptas. »

[48] Voir n. 46 et la traduction suivante : « Dici non potest, quam feceris gratum chartas illas tres D. Bezae mittendo, gustumque scripti ejus praebendo, quo certe adeo desiderium nostrum irritasti, ut mihi omne tempus diuturnum videatur, quo a nundinis adhuc vernis absumus. » A l'époque, la fameuse foire du livre de Francfort avait lieu deux fois par an, au printemps et en automne.

[49] *Correspondance*, t. VI, lettre 377, p. 36 : « Legi enim tres ejus paginas quas tanquam gustum ejus aliquem ad me multo arte misit D. Bullingerus. »

auparavant frappé : « Mon frère…Je ne voudrais pas que tu te trouves dans un autre lieu que là où tu pourrais continuer tes études »[50].

Quatorze ans plus tard, c'est Bèze qui reprend la correspondance avec Lydius[51].

2. *Jean Taffin, disciple et collègue (1529-1602)*

Nous sommes en possession de trois lettres de Bèze respectivement datées du 24 août 1565, du 7 juin et du 14 août 1566, adressées à Jean Taffin, alors pasteur à Metz, dont la devise était : « A Dieu ta vie, en Dieu ta fin », complétée parfois par « de mieux en mieux »[52]. Taffin était connu à Genève parce qu'il y avait étudié avant la fondation de l'Académie, comme Lambert Daneau, Pierre de Cologne[53] et Pierre Loyseleur de Villiers. Selon toute probabilité, leurs études auront consisté en des cours bibliques donnés par Calvin et des cours exégétiques donnés par Bèze[54]. En 1561, Jean Taffin et Pierre de Cologne, devenu son collègue-pasteur à Metz, envoyèrent une missive aux pasteurs de Genève afin de savoir s'il fallait annuler le baptême administré par un homme privé[55].

---

[50] *Correspondance*, t. VII, lettre 451, p. 43 : « Mi frater… nec etiam te esse velim, quam ubi in studiis tuis perseverare possis. »

[51] *Vide infra.*

[52] *Correspondance*, t. VI, lettre 412, t. VII, lettres 473 et 492. Voir van Proosdij, *op. cit.*, p. 331-334 et *Genève pépinière*, II, p. 131-136, p. 156-159 et p. 159-162. Jean Taffin était originaire de Tournai. Après avoir été le secrétaire particulier de Granvelle, il passa à la Réforme en 1558. Peu après, il a donc pris le chemin de Genève. Pendant cinq ans il a été pasteur à Metz (1561-1566), puis à Anvers. Depuis 1574, il était aumônier de Guillaume d'Orange, qui lui confiait plusieurs missions diplomatiques. Après la mort du Prince, il a été pasteur des Églises wallonnes de Haarlem et d'Amsterdam.

[53] Sur Pierre de Cologne voir Ch. Rahlenbeek, *Biographie Nationale de Belgique*, Bruxelles, Thiry-van Buggenhoudt, 1866-1944, 28 vol., III (1872), col. 405-407.

[54] C. Boer, *Hofpredikers van Prins Willem van Oranje*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1952, p. 33.

[55] *Genève pépinière*, II, p. 127-129. Pendant cette période, vers 1561-1566, Johannes Polyander a Kerckhoven père était aussi pasteur à Metz. Voir *Correspondance*, t. XXXVIII (1597), l'Addendum au tome XVI, lettre 1135[bis] de Bèze à Polyander du 12 mai, p. 245.

D'après l'*Histoire Ecclésiastique*, Taffin était venu de Strasbourg à Metz « à la requeste de ceux de la religion »[56]. En quittant Metz pour Anvers, il sera remplacé par Louis Des Masures, auteur de trois tragédies saintes (*David combattant, David triomphant* et *David fugitif*) et d'une traduction des Psaumes fort appréciée par Bèze[57].

Les lettres de Bèze répondent à celles de Taffin malheureusement perdues, mais dont le contenu, comme celui de la première lettre de Lydius, semble avoir traité du problème de l'ubiquité. Il n'est pas étonnant qu'à Anvers, on ait prié Bèze, qui était bien informé des problèmes religieux d'alors, de venir comme guide spirituel, mais il refusa. Il déclina du même coup l'adoption de la Concorde de Bucer entre luthériens et réformés, proposée par le Prince d'Orange[58]. Bèze proteste, dans sa seconde lettre, contre une modération proposée dans la Concorde qui marquerait, à son avis, un grand risque pour les réformés et se prêterait à provoquer la croissance de sectes. Dans une lettre aux Frères des Pays-Bas datant d'une quinzaine d'années plus tard, il persiste dans l'opinion « qu'il faut concéder que les deux religions peuvent être pratiquées publiquement et librement, tandis qu'il faut y ajouter l'obligation mutuelle de repousser l'ennemi commun »[59].

La troisième lettre contient le jugement de Bèze sur la conduite des nobles dans l'affaire du Compromis cité ci-dessus. S'il se mêle aux affaires des Pays-Bas, c'est qu'il s'y intéresse de tout cœur et qu'il prend sa tâche au sérieux. Pour citer Geisendorf, il va « prolonger l'influence de Calvin. Son passé comme son caractère l'ont préparé à l'assumer avec succès. En plus de ses prêches, de ses cours, de ses

---

[56] Théodore de Bèze, *Histoire Ecclésiastique des Eglises Réformées au Royaume de France*, (Première édition, Théodore de Bèze coll., Simon Goulart éd., Anvers, Iean Remy, 1580), éd. G. Baum et Ed. Cunitz, Paris, Fischbacher, 1883-1889, repr. Nieuwkoop, De Graaf, 1974, 3 vol., III, 450.

[57] *Correspondance*, t. I (1539-1555), lettre 15 à Calvin, p. 61 : « Vertit psalmos aliquot feliciter ut opinor ». Voir aussi à la page 62 N.B.

[58] Geisendorf, *Théodore de Bèze,* p. 290 ; R. Stupperich, art. « Bucer », *RGG*^{3}, I, col. 1453-1457.

[59] *Genève pépinière*, II, p. 294-300, ici, p. 295 : « Quo utriusque religionis excercitium publicum et liberum, addita mutua communis hostis propulsandi obligatione, concedatur ». Voir aussi *Correspondance*, t. XXI (1580), Annexe V, p. 294-300, ici p. 295.

livres et de ses missions en Suisse, pendant un demi-siècle, sans faiblir, il va recevoir des lettres des quatre coins de l'Europe et y répondre, envoyer des pasteurs ou des conseils, intervenir, qu'on le lui demande ou non, dans les affaires ecclésiastiques des pays touchés par le Calvinisme »[60].. C'est dans ce cadre qu'on pourrait placer les deux lettres des pasteurs de Hollande à Bèze, du 20 mars et du 1er septembre 1565 : eux aussi se font des soucis. Dans ce cas-ci, il s'agit des idées de Dirck Volckertszoon Coornhert, qui nie le péché originel, affirmant que ce n'est ni l'âme ni le corps qui pèche, mais la volonté de l'homme. De plus, il se présente comme un adversaire de la prédestination propagée par Bèze, et du serf arbitre qui enlève à l'homme le crédit qu'il préférait lui accorder[61].

Une vingtaine d'années plus tard, Taffin reprendra sa plume pour écrire à Bèze. Cette fois-là, ses lettres nous sont conservées. (p. 109)

3. *Une correspondance limitée avec Philippe Marnix de Sainte-Aldegonde*

« Une très belle lettre », c'est ainsi que Geisendorf qualifie la seule lettre de Marnix à Bèze qui nous est restée et qu'il a écrite, le 10 janvier 1566, depuis Beaudringien (Buizingen), au domaine de son frère Jean. Les éditeurs des *Marnix Epistulae* parlent quant à eux d'un « reste d'une correspondance » entre les deux hommes. La réponse de Bèze à cette lettre s'est conservée[62].

La nouvelle secte des « enthousiastes ou spiritualistes », qui semble pousser avec vigueur aux Pays-Bas, inquiète Philippe ; c'est pourquoi il s'adresse à son

---

[60] Geisendorf, *Théodore de Bèze,* p. 289.

[61] *Correspondance*, t. VI, Annexe IV et Annexe VIII ; voir aussi B. Becker, *Bronnen tot de kennis van het leven en de werken van Dirck Volkertszoon Coornhert*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1928, *passim.*

[62] *Correspondance*, t. VII, lettre 445, p. 26-31 et p. 29, n. 3 ; Aloïs Gerlo et Rudolf de Smet éd, *Marnixi epistulae. De briefwisseling van Marnix van Sint-Aldegonde. Een kritische uitgave.* Pars I (1558-1576), II (1577-1578) et (1579 -1581), Bruxelles, Presses universitaires, 1990, 1992, 1996, I, lettre 3, p. 31-37 ; voir aussi *Epistolarum Theologicarum Theodori Bezae Vezelii Liber Unus* (par la suite *Epistolae*), Genevae, Excudebat Eustatius Vignon M.D.LXXIII, Ep. VI, p. 63-68.

ancien maître, « son père dans le Christ ». Les adhérents de cette secte sont des épigones de Tauler, mystique du XIV^e^ siècle qui accentuait le caractère divin de l'âme et qui semble avoir inspiré la *Theologia germanica* ou *Theologia Deutsch* anonyme, traduite en latin par Sébastien Castellion[63]. Cette œuvre a influencé Sébastien Franck, auteur des *Paradoxa ducenta octoginta,* qui prône la présence de Dieu non seulement dans l'homme ou dans l'animal, mais encore dans la matière morte et qui est proche du « panthéisme » déjà propagé par Michel Servet[64]. De même, comme Coornhert, les adhérents de Tauler considéraient le péché comme l'effet de la volonté personnelle de l'homme. Marnix relève donc des problèmes identiques à ceux mentionnés dans les deux lettres des pasteurs des Pays-Bas. Aussi demande-t-il à Bèze de réfuter ces opinions : « Si tu l'as fait, crois-moi, tu fais quelque chose de grande valeur, d'une part pour détruire les sophismes des impies, d'autre part pour enlever les scrupules des consciences faibles, et par conséquent pour consolider la tranquillité de l'Église. C'est pourquoi nous te demandons vivement et d'urgence pour cette raison de ne pas nous délaisser »[65]. Tout comme Lydius l'espérait pour l'écrit de Bèze contre Brenz, Marnix demande à Bèze de mitiger le ton d'un tel écrit. Ses polémiques contre le juriste François Baudouin et le théologien luthérien Tileman Heshusius ont été mal reçues aux Pays-Bas. Marnix

---

[63] Castellion en a donné plusieurs éditions en latin citées par F. Buisson, *Sébastien Castellion. Sa vie et son œuvre (1515-1563). Etude sur les origines du protestantisme libéral français,* 2 vol., Paris, Librairie Hachette, 1892, repr. 1964, I, p. 365 ; Bâle, Oporin, 1557 ; Cologne s.n. 1558 et Anvers, Plantin, 1558. Voir J. Lindeboom, « La place de Castellion dans l'histoire de l'esprit », *Autour de Michel Servet et de Sébastien Castellion*, Haarlem, H.D. Tjeenk Willink 1953, p. 158-180. Dans le *Catalogus Librorum Bibliothecae Nobilissimi Clarissimique viri piae memoriae D. Philippi Marnixii Sancto-Aldegondii*, Lugduni Batavorum, Ex Typographeio Christophori Gujotii M.D.IC., f. A 3 *verso*, se trouvent mentionnées les œuvres de Tauler, *Ioh. Thauleri Opera*, Cologne, s.n. 1553 ; voir aussi *Catalogue of the Library of Philips van Marnix van Sint-Aldegonde sold by auction* (July 6^th^), Leyde, Christophorus Guyot, 1599, repr. Nieuwkoop, 1964.

[64] Sebastian Franck*, Paradoxa ducenta octoginta* (1534), Jena, W. Lehman & H. Ziegler, 1909, Berlin, S. Wollgast, 1966.

[65] *Correspondance,* t. VII, lettre 445, p. 28 ; *Marnix Epistulae,* I, lettre 3, p. 36, l. 90-93 : « Id si feceris, facies tu, mihi crede, magnum operae pretium et ad impiorum sophismata prosternenda, et ad infirmiorum conscientiarum scrupulos levandos, et denique ad Ecclesiae constituendam tranquillitatem. Itaque vehementer etiam atque etiam te rogamus ne hac ex parte nobis desis ».

l'engage à « décharger d'une grande haine l'Église de Jésus-Christ et laisser aux apostats l'esprit de moquerie »[66] ». Il se conforme donc ici à la lettre de Lydius à Bullinger dans laquelle il exprime son espoir que, dans un écrit contre Brenz, Bèze s'abstiendra « des piques et autres grimaces »[67].

Dans le post-scriptum de la lettre, nous trouvons des notes personnelles. Est-ce que Bèze se souvient encore des deux frères qui, *incognito* sous le nom de Budengenius (Buizingen), étaient logés chez François Bourgoin, Seigneur d'Agnon et collègue-pasteur de Calvin et de Bèze? « Il y a déjà quatre ans, si je ne me trompe », dit Marnix. D'ailleurs, comme nous avons pu le constater, ils figurent dans *Le Livre du Recteur* sous leur propre nom de famille.

La réaction de Bèze à la lettre de Marnix est bien étayée. Tout ce que les enthousiastes prétendent et qui n'a pas été explicitement exprimé dans la Parole de Dieu par les prophètes et par les apôtres doit être condamné[68]. L'omniprésence de Dieu est suffisamment démontrée dans des passages différents de l'Écriture Sainte. Seulement, Dieu ne peut pas faire partie des choses, puisqu'Il est inaltérable. À cela il n'y a qu'une exception, c'est l'Incarnation du Christ, car « ceci est vrai que dans cette œuvre mystérieuse et inexprimable de Dieu, ce Verbe éternel (qui était dans le commencement Dieu avec Dieu), a été fait chair, ce qui veut dire qu'il s'est

---

[66] *Marnix Epistulae*, I, lettre 3, p. 36, l. 94-95 : « Statueram praeterea certiorem facere te quam hic sinistre plerique interpretentur libellos isthic ultro citroque tum in Balduinum tum in Heshusium scriptos » ; l. 110-112 : « nos magna invidia levaris, et illis ipsis perfidis Apostatis turpem maledicentiae notam iniustam reliqueris ». Voir Geisendorf, *Théodore de Bèze,* p. 238. Marnix renvoie ici aux œuvres de Bèze *Ad Francisci Balduini apostatae Ecebolii convicia responsio*, (Genève) 1563 et *Kreophagia sive Cyclops* et l*'Ane logicien….. adversus Tilemanni Heshusii somnia* (1561), suivis la même année par l'*Abstersio calumniarum quibus Calvinus aspersus est ab Heshusio* (respectivement *Tractationes theologicae*, I, p. 259-312 et p. 312-336.

[67] *Correspondance,* t. VII, lettre 377, p. 38 n. 7 : « Quam tam moderatus est D. Beza, convitiisque abstineat vel subsannationibus » (lettre du 22 février à Bullinger). Dans le post-scriptum, Marnix dit : « Iam, ni fallor, quadriennium est ».

[68] *Marnix Epistulae*, I, lettre 4, p. 38, l. 7-11 : « …si nos intra divini verbi metas continuerimus, sicut par Prophetas et Apostolos est in utriusque foederi tabulas relatum. Itaque, mi Philippe, quaecunque ab istis Enthusiastis de Deo divinisque rebus extra Verbum illud scriptum dicuntur, si quis rimari studeat, perinde mihi facere videtur ac si velit cum ratione insanire ».

approprié de telle façon cette nature humaine qu'il a assumée que, en conservant distinctement sa divinité et son humanité, Christ est Dieu et homme[69]. C'est pourquoi, mon cher Philippe, si quelqu'un veut scruter tout ce qui est dit par ces enthousiastes, de Dieu et des choses divines, il me semble faire comme s'il voudrait être insain d'esprit ».

À la fin de la lettre, Bèze avoue avoir été trop emporté à l'égard de Baudouin : « Sans doute j'ai péché, parce que j'ai répondu de cette façon à ses accusations fausses que je le dépeignais lui-même dans son propre style comme hypocrite et en même temps la justesse de notre cause. C'est pourquoi, en ce qui le concerne, je ne dissimule pas de ne connaître aucune faute, et de ne pas tarder à les modérer ». Dans son optique, il fut plus clément à l'encontre de Heshusius, quoique, dans cet écrit-là, il eût aussi pu se retenir : « De Heshusius, puisque je traitais d'une autre argumentation, je reconnais avoir pu plaider cette cause d'une autre manière »[70]. Il est dommage qu'ici se termine l'unique lettre de Bèze à Marnix, « le calviniste-gentleman » (van Schelven)[71].

4. *Les contacts avec la Frise orientale : Bèze à la Comtesse d'Emden (1510-1575)*

À l'époque, à Emden en Frise orientale, il y avait des dissensions entre luthériens et calvinistes. En outre, il se trouvait un large groupe d'anabaptistes dans l'*Emdanus Comitatus*. Ceci explique que, au fil des années, la vie religieuse y connaissait régulièrement des problèmes. Ainsi, l'avis des pasteurs de Genève a été demandé

---

[69] *Idem*, p. 39-40, l. 27-28 et 41-43 : « Et quum Deus dit Jehova, ubicunque est, ibi, id est ubique, essentialiter eum esse necesse est fateamur…Hoc tamen verum est in illo arcano et ineffabili Dei opere, Verbum illud aeternum (quod initio erat apud Deum Deus) factum esse carnem, id est assumptam illam naturam humanam ita sibi propriam effecisse, ut salvis ac distinctis manentibus divinitate simul et humanitate, Christus sit Deus et homo. Hic demum igitur credendum nobis est τὸν λόγον ἀίδιον esse in illa carne σωματικῶς id est, ut postea dici coepit, ὑποστατικῶς, adeo ut haec caro sit Dei caro, quia unicum est ὑφιστάμενον Christus simul Deus et homo ».

[70] *Idem*, p. 42, l. 106-109 et l. 110-111.

[71] A.A. van Schelven, *op. cit.,* p. 236.

par l'Église wallonne d'Emden, instituée une vingtaine d'années plus tôt par Jan Laski (Jean de Lasco), le réformateur polonais. L'Église s'est donc plainte de son pasteur Adrien Gorin de Péronne (en Picardie), soupçonné d'affinité avec les anabaptistes, de sympathie pour Juan de Valdés[72] et de critique contre le *Catéchisme* de Calvin. Gorin aurait été trop clément envers les anabaptistes en disant « qu'ils souffrent néanmoins pour la vérité, en temps de persécution, tout comme nos frères »[73]. Toutes ces lettres de plainte sont perdues.

Mis au courant de cette affaire, Bèze s'adresse, par le moyen de deux lettres datées respectivement du 22 janvier et du 2 septembre 1566, à la comtesse Anne d'Oldenbourg, « dont les sympathies pour les calvinistes étaient notoires », dit Henri Meylan[74]. Celles-ci semblent d'ailleurs si évidentes que son fils aîné Jean « est retenu dans le calvinisme plutôt par crainte de sa mère que par conviction »[75].

L'*incipit* de la première lettre de Bèze donne un exemple net de son engagement, ainsi que de la façon dont il conçoit la tâche héritée de Calvin: « Madame, sachant par experience le zele que vous avez à Dieu, et mesmes combien vous avez aultrefois humainement receu ce qui vous a esté escrit par feu ce fidele serviteur de Dieu M. Jehan Calvin[76], à la charge duquel il a pleu à Dieu que j'aye succédé, j'ay

---

[72] H.A. Enno van Gelder, *The Two Reformations in the 16th Century*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1964, p. 99 et p. 101-102 : Juan de Valdéz fut influencé par les écrits d'Erasme et par l'*Enchiridion* en particulier. Il rejette par exemple l'idée que dans l'eucharistie (*c.q.* dans la cène) on peut acquérir la grâce.

[73] Henri Meylan, « Martyrs du Diable » (1959), *op. cit.*, p. 114-130, ici p. 126 ; Les anabaptistes refusèrent absolument de baptiser des êtres incapables d'entendre la Parole de Dieu, donc les petits enfants. Il sera encore question d'eux dans des chapitres suivants.

[74] *Correspondance*, t. VII, lettres 448 et 499.

[75] Lettre de Lambert Daneau à Jérémie Basting (1er décembre 1575), futur professeur à Leyde, qui après avoir été reçu comme habitant à Genève en 1574 et ayant sans doute suivi les cours de Bèze, prit son degré de docteur en théologie à Heidelberg en 1575. Voir *Genève pépinière,* II, p. 14-15 : « non est fortasse tam mirum, ut quem (le comte Jean d'Emden) scias potius matris, piissimae feminae, metu in fidei nostrae confessione, quam sponte propriaque voluntate retineri ».

[76] *Correspondance*, t. VII, lettre 448, n. 2 : La préface du *Catéchisme de l'Eglise de Genève* est dédiée aux pasteurs de la Frise Orientale : « Joannes Calvinus, fidelibus Christi ministris, qui per Frisiam orientalem puram Evangelii doctrinam annunciant ». (C.O., t. VI, p. 6-7.)

prins hardiesse de me presenter par ces lettres à vostre excellence, premierement pour vous exhorter à continuer de mieux en mieux en ceste syncere et entiere doctrine que le Seigneur vous a enseignee par ses fideles serviteurs, puis aussi pour vous advertir que nouvelles sont venues jusques icy d'un nommé M. Adrian de Peronne, ministre en vostre ville d'Emden, corrumpant la vraye et solide doctrine contenue au catechisme receu et advoué de tant d'eglises fideles, et mesmes aussi renversant l'ordre establi et receu jusques icy par ceulx d'heureuse memoire qui ont gouverné l'eglise devant luy.

Sur quoy, Madame, je vous supplie considerer combien tels esprits oultrecuidés meritent d'estre reprimés de bonne heure, veu qu'il n'en peult advenir que toute dissipation, comme nous n'en avons que trop d'experience »[77].

La seconde lettre de Bèze adressée à la comtesse la loue pour son efficacité : « Loué soit Dieu que vous y [l'affaire Gorin] ayez mis la main, mesmement par l'ordre que Dieu a estably en son Eglise ». Mais encore faut-il mener ces actions à terme : « il reste qu'il vous plaise parachever »[78].

À la même date, quatre lettres de la Compagnie des Pasteurs adressées respectivement aux Ministres de Frise Orientale, au Synode de Frise Orientale et, séparément, au Consistoire de l'Église wallonne d'Emden et à l'Église wallonne d'Emden sont expédiées[79]. Cet ensemble de lettres donne un exemple parfait de la manière circonspecte et pastorale dont la Compagnie traite des problèmes ecclésiastiques, dans ce cas-ci du problème « Gorin ». « En ce qui concerne notre conscience, nous témoignons devant Dieu ne viser ici rien d'autre que la lumière de la vérité et la concorde des Églises en notre Seigneur », écrit-elle au Synode[80]. Comme Bèze, elle est d'avis qu'il faut prendre le mal à la racine, « qu'il est

---

[77] *Idem,* p. 38.

[78] *Idem*, lettre 499, p. 220.

[79] *Registres de la Compagnie des Pasteurs de Genève*, éd. Olivier Fatio et Olivier Labarthe, Genève, Droz, 1969, t. III (1565-1574), resp. 33, 36, 35, 34.

[80] Bèze, *Epistolae,* Ep. III, p. 33.

nécessaire de poursuivre cette gangrène incurable »[81]. C'est pourquoi la Compagnie affirme que « notre cher Bèze en Christ » a écrit à la Comtesse pour l'exhorter afin que, mise au courant, elle puisse faire face à un si grand mal avant qu'il soit irrémédiable[82]. La Compagnie aussi revient sur la façon avec laquelle Gorin excuse les anabaptistes dont « nous sommes d'opinion de plutôt nous donner la peine que tous les aient en horreur autant que possible »[83]. Il est dommage que nous n'ayons pas de réponse de cette dame qui a prouvé qu'elle était un grand appui pour les réformés de son comté[84].

Par la suite, dans les années 1578-1579, c'est Menso Alting, pasteur à Emden, qui prendra la plume pour mettre Bèze au courant des problèmes religieux qui s'y font jour et pour évoquer l'attitude très différente des comtes Jean et Edzard, fils d'Anne d'Oldenburg.

5. *Une lettre attribuée à François Du Jon (1545-1602)*

Le nom de Du Jon (Junius), originaire de Bourges, était connu de Bèze. En 1562, il devint son disciple et ne quitta Genève qu'au cours de l'année 1565 pour devenir pasteur à Anvers. C'est pendant cette période qu'il semble avoir assisté à la réunion bruxelloise qui préparait le Compromis des Nobles.

La lettre dont il est question ici, a été écrite au cours de l'année 1567 de Schönau où Du Jon avait continué son pastorat. Seulement, en s'adressant à un « Très cher frère », il reste un peu vague quant à son destinataire. C'est pourquoi les éditeurs de la *Correspondance* affirment « qu'on n'est pas entièrement sûr que Bèze

[81] *Idem*, p. 32.

[82] *Idem*, Ep. IV, p. 33-34 : « Hoc in causa fuit cur dilectus nobis in Christo Theoodorus Beza ad illustrem Dominam Comitissam Emdensem scriberet, illam exhortans ut causa cognita, tanto malo prius occurreret quam extra remedii ».

[83] *Idem*, Ep. IV, p. 35

[84] O.J. De Jong, *Nederlandse Kerkgeschiedenis*, Nijkerk, Callenbach,1978, p. 421.

en soit le destinataire ». Cependant, le contenu de la lettre tourne autour d'un mariage auquel la mère de la fiancée s'était opposée, son futur beau-fils n'étant pas catholique romain. On peut donc s'imaginer que c'est justement à son ancien maître que Du Jon demandait l'opinion sur ce cas de pratique pastorale[85].

Il nous reste encore trois lettres de Du Jon, datées d'une vingtaine d'années plus tard, toutes écrites en français comme la précédente, mais dont la matière est complètement différente[86].

6. *Une lettre de Bèze à Pierre Loyseleur de Villiers (vers 1530-1590)*

Le 24 février 1570, Bèze s'adresse à son ancien disciple Pierre Loyseleur, né à Lille, mais de grande importance pour les Pays-Bas du Nord[87]. Celui-ci se trouve alors à Londres. Comme pour Taffin, ses études à Genève (qui n'ont pas duré longtemps), dataient d'avant la fondation de l'Académie et c'est Bèze qui l'avait encouragé à devenir pasteur[88]. Son séjour genevois a beau avoir été de courte durée, il semble pourtant être à la base d'une relation amicale avec Bèze[89].

Sur la recommandation de Bèze, Loyseleur avait pour fonction temporaire celle de prédicateur de cour de Jeanne d'Albret, la reine de Navarre, et, de temps à autre, il fut au service de l'amiral Gaspard de Coligny. Il devint ensuite pasteur à Rouen, sa première paroisse. Après ces activités, il a été dès 1569 prédicateur de cour au service du cardinal Odet de Châtillon. Celui-ci, frère de Coligny, était passé à la Réforme et avait fui la France à cause des guerres de religion, dans l'intention d'y revenir au plus tôt possible. Cependant, le cardinal mourut le 24 mars 1571 par suite

---

[85] *Correspondance*, t. XXIII (1582), Addenda, p. 273-274.

[86] *Vide infra.*

[87] *Correspondance*, t. XI (1570), lettre 740. Voir aussi P.C. Blok, *NNBW*, V, col. 412-414.

[88] Voir Bosboom-Toussaint, *op. cit.*, p. 287, qui attribue à l'influence de Bèze le choix du juriste Villiers pour l'étude de théologie.

[89] C. Boer, *op. cit.*, p. 33.

d'empoisonnement, à ce que l'on suppose : Jean de Serres, contemporain de Loyseleur, donnant l'empoisonnement pour sûr, tandis que C. Boer en doute[90].

Dans cette lettre, Bèze relate les temps difficiles à Genève. Pendant trois ans, la peste y a sévi sans interruption. Par conséquent, « Notre École a dû être fermée deux fois et a même encouru le risque d'une troisième clôture ». À la grande joie de Bèze, tous les collègues se portent bien : « Moi et tous les collègues, nous sommes en bonne santé, par le bienfait de Dieu ». Une autre reconnaissance s'y ajoute. Il fait remarquer que sa ville natale, Vézelay en Bourgogne, « a été protégée par Dieu de façon miraculeuse, contre une occupation trois fois répétée »[91].

Ce n'est qu'après le retour de Loyseleur de Villiers aux Pays-Bas, autour de juillet 1577, que la correspondance entre les deux hommes sera reprise, cette fois-là par Loyseleur. (p. 47)

7. *Des lettres à l'ancien collègue Thomas van Til (1534-1590)*

Peu de personnes aux Pays-Bas ont reçu, dans un aussi bref laps de temps une aussi grande quantité de lettres de Bèze que le pasteur Thomas van Til, qui fut l'un des signataire du Compromis des Nobles, tout comme Doyem, Marnix, Taffin et les frères Roorda. Il s'agit de neuf lettres datées entre le 1er octobre 1571 et le 26 mars 1576. De cette période, aucune lettre de van Til ne nous est parvenue. Le ton des lettres est d'une collégialité chaleureuse, ce qui ne doit pas étonner puisque van Til, après avoir été l'abbé de la riche Abbaye Saint Bernard près d'Anvers et converti à la Réforme dès 1566, fut le collègue-pasteur de Bèze à Genève. Dans ses fonctions

---

[90] *Idem*, p. 40. Voir aussi Jean de Serres, *Histoire des choses mémorables avenues en France, depuis l'an M.D. XLVII. iusques au commencement de l'an M.D. XCVII. Sous le regne de Henry II. François II. Charles IX. Henry III. & Henry IV. Contenant infinies merveilles de nostre siècle*, s.l., s.n., M.D. XCIX., p. 376 et p. 378-379.

[91] *Correspondance*, t. XI, lettre 740, resp, p. 55, p. 56 n. 9 et p. 54 : « Schola nostra bis interrupta est. Nunc rursum vehementer excrevit….Ego et omnes collegae, Dei beneficio, valemus » ; « Vezelios, patriam meam mirabiliter tutatus est Dominus ter repetita obsidione ».

d'abbé, van Til semble avoir ouvert les portes de l'abbaye aux réformés qui venaient d'un peu partout écouter ses prêches[92].

Les *Registres du Conseil de Genève* de mardi 5 février 1572 mentionnent l'élection de van Til (Sr de Vantil) par les Flamands qui proclamaient un ministre qui puisse prêcher en leur langue : « Les Flamandz ayans hier procédé à l'élection d'un ministre en leur langue, suyvant l'ottroy qui leur en fust fait dernièrement, en présence des ministres de ceste ville, qu'ilz prièrent d'y assister, comme a rapporté Monsieur de Bèze et que d'un commun consentement ilz esleurent le dict Sr de Vantil, qui offrit accepter ceste charge après avoir fait quelque voiage qui lui est nécessaire ». Van Til n'a rempli cette fonction que trois mois, puis est parti pour l'Allemagne « où il est contraint aller pour ses affaires »[93]. Persécuté, après son apostasie, par la fureur de ses ennemis catholiques, il connaissait bien ce pays pour avoir dû le parcourir d'un bout à l'autre. Il n'est pas revenu à Genève, parce qu'il constata à tort « que ceux de sa nation étaient pour la plus part mortz ou absens »[94]. C'est à Heidelberg qu'il s'établit, destination à laquelle Bèze a adressé la première partie de sa correspondance.

La première lettre de Bèze à van Til, qualifié alors de « frère et confrère fidèle », « *fratri ac symmystae observando* », donne une réponse à trois questions :: « Tu demandes de moi trois choses, mon frère. La première, si je suis d'avis que le verbe λάβετε, *accipite,* lors de l'institution de la Cène du Seigneur doit être compris comme « prendre dans la main ». Bèze répond affirmativement, car il dit que l'institution de la cène se sert du verbe *accipere*, donc « prendre dans la main ». Il y ajoute que, dans l'Église, cela a été depuis très longtemps la façon de communier.

---

[92] A.J. van der Aa, *Biografisch Woordenboek der Nederlanden*, Haarlem, van Brederode, 1852-1878, 21 vol., XVIII (1874), p. 99-102.

[93] *Voir Genève pépinière*, I, pp. 295-296.

[94] *Idem*, p. 296-297.

Aux deux autres questions, portant sur la possibilité de communier sous d'autres espèces que le pain et le vin et sur celle de baptiser avec un autre liquide que de l'eau, Bèze donne à nouveau une réponse positive[95].

L'année 1572 est particulièrement riche en échanges entre les deux hommes. Dans la missive du 5 juillet, Bèze raconte le Synode de Nîmes tenu du 6 au 8 mai 1572. Son observation assez amère sur Pierre de la Ramée prend probablement son origine dans les cours de philosophie donnés par celui-ci quelques années auparavant à Genève (1570) et dont l'anti-Aristotélisme (à l'opposé de Bèze) avait fait grand bruit : « Ramus lui-même n'a pas jugé nécessaire d'être présent ni aucun de ces Démocratiques »[96]. Avant cette époque-là, Bèze lui a envoyé ses *Poemata* de 1569, mais on ne connaît pas le contenu de la lettre censée les accompagner. Le 28 août 1569, il reçoit une lettre de remerciements de la part de Ramus : « M'a été offert le recueil de poèmes ensemble avec ta lettre, pour lequel je te remercie ; et sans doute je n'ai pas dédaigné le cadeau d'un ami, mais je l'ai lu avec plaisir et attentivement »[97]. Dans sa réponse à Ramus en date du 30 septembre, le ton de Bèze est fort différent de celui que l'on trouve dans la lettre à van Til. Il affirme « ne pas être un adversaire de la dialectique » (proclamée par Ramus), et il se défend « d'avoir usé d'ironie dans la lettre accompagnant l'envoi des *Poemata* »[98].

Comment Bèze pouvait-il savoir que moins de deux mois plus tard, Ramus serait la victime de la Saint-Barthélemy ? Aussi la lettre du 10 septembre à van Til constitue-t-elle le point culminant des contacts épistolaires avec lui pendant cette

---

[95] Théodore de Bèze, *Epistolae*, 1573, p. 23-30 ; *Genève pépinière*, II, p. 173-180 ; *Correspondance*, t. XII (1571), lettre 865, p. 195-200.

[96] *Genève pépinière*, II, p. 181. Cette remarque de Bèze sur les Démocratiques concerne probablement les doctrines hétérodoxes de Ramus sur le gouvernement de l'Église. Voir Geisendorf, *Théodore de Bèze*, p. 303. Voir aussi Gerhard Menk, *Die Hohe Schule Herborn in ihrer Frühzeit (1584-1660)*, Wiesbaden, Historische Kommission für Nassau, 1981, p. 204 : « Beza schalt Ramus einen « Democraticus » in Kirchenverfassungsrechtlichen Fragen ».

[97] Max Engamare, art. cit., p. 327 et n. 29 ; *Correspondance*, t. X (1569), lettre 698, p. 174 : « Oblatus est mihi poematum liber una cum tuis literis, pro quo gratias habeo, neque enim amici munus contempsi, sed legi libenter et diligenter… ».

[98] *Correspondance*, t. X, lettre 709, p. 27.

année remarquable. Bèze y rapporte les faits navrants de la Saint-Barthélemy ainsi que ses avertissements lancés auparavant à son ami Gaspard de Coligny : « Combien de fois je le lui ai prédit, combien de fois je l'ai averti[99]. » Six semaines plus tard, la lettre de Bèze du 22 octobre 1572 se réfère encore à la Saint-Barthélemy, mais elle nous le montre aussi préoccupé à sauver ses matériaux manuscrits sur l'histoire de la première guerre civile, qui paraîtra en 1580 sous le titre (abrégé) d'*Histoire ecclésiastique des Églises réformées au royaume de France*. « Inquiet pour l'avenir de Genève souffrant sous le youg de la Savoie, il voudrait mettre à l'abri cette documentation non encore mise en œuvre, mais où ? »[100] Nous n'en savons rien. En tout cas, il n'en est presque rien resté dans les papiers de l'Eglise de Genève (correspondance ecclésiastique, manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève), ni dans les papiers personnels de Bèze qu'on trouve dans les Archives Tronchin ou dans les manuscrits de Gotha[101].

De la lettre écrite le 25 août de l'année suivante, on peut déduire que c'est van Til qui a incité Bèze à publier ses *Epistolae* : « *libellum epistolarum mearum te potissimum hortatore editum* »[102]. Vers Noël 1572, van Til, soucieux d'une perte éventuelle des œuvres de Calvin, avait déjà attiré l'attention des pasteurs de Genève sur ce sujet : « Enfin, je voudrais vous demander s'il est possible que tant d'ouvrages de monsieur Calvin qui sont encore en votre possession et qui autrement risquent d'être perdus, puissent être édités »[103].

---

[99] Bibliothèque universitaire, Leyde. B.P.L, Per Q 5, f°. 11 *recto* -14 *recto*. Orig. Autogr. ; voir Van Proosdij, p. 222-223 (traduction hollandaise) ; *Bulletin du Protestantisme Français*, 1858, t. VII, p. 16-17; voir aussi *Illustrium et clarorum virorum epistolae selectiones superiore saeculo scriptae vel a Belgis, vel ad Belgas*... Lugduni Batavorum, apud Ludovicum Elzevirium, 1617, Cent. II, XIV, p. 614-616 : « Quoties autem ego haec ipsa praedixi? Quoties praemonui ? » ; voir *Correspondance*, t. XIII (1572), lettre 941, p. 187 et p. 188 n.1.

[100] *Théodore de Bèze, Poète et théologien*, p. 189.

[101] *Ibidem*.

[102] *Genève pépinière*, II, p. 195 ; *Correspondance*, t . XIV (1573), lettre 1017, p. 190-191

[103] *Genève pépinière*, II, p. 193.

Entretemps, van Til est devenu pasteur à Delft (pour la première fois). C'est à ce moment-là que Bèze envoie son approbation quant à la traduction latine des œuvres théologiques françaises de Calvin : « Je suis parfaitement d'accord de la décision de l'éditeur qui a décidé de publier tous les ouvrages théologiques de monsieur Calvin rassemblés dans un recueil, ayant en même temps traduit en latin ceux qu'il n'a écrits qu'en français. » Pour renforcer son consentement, Bèze a ajouté une lettre à Guillaume d'Orange et une petite épître, afin de montrer quelles hérésies monstrueuses on tâche de faire revivre[104]. À la fin de cette lettre, Bèze n'oublie pas de saluer Marnix et Taffin « aussi poliment que possible »[105].

Une seule lettre adressée par la suite par van Til à Bèze nous est restée : elle sera évoquée plus tard dans ce travail. (p. 104)

8. *Premiers contacts avec Bonaventura Vulcanius (1538-1614)*

Avant son arrivée à Genève, la vie de Bonaventura Vulcanius avait été assez mouvementée. Fils d'un humaniste flamand, il étudia à Louvain de 1555 à 1557, puis, de 1557 à 1559, à Cologne sous la conduite de Cassander. Ensuite, il partit pour l'Espagne et endossa les fonctions de secrétaire de Francisco de Mendoza, évêque de Burgos et y apprit du même coup le métier d'éditeur et de traducteur. Il le servit jusqu'à sa mort, en 1566. Pendant quatre ans, il revêtit la même fonction chez Ferdinand de Mendoza, archevêque de Toledo, à nouveau jusqu'au décès de son maître (1570).

Revenu dans son pays natal, déchiré par les dissensions religieuses, son inclination pour le protestantisme semble se cristalliser de plus en plus : « Il

---

[104] *C.O.,* t. V, p. XIX-XXIII : « Adjunxi epistolam Illustrissimo vestro Principi inscriptam…adjunxi autem his literis scriptiunculam, quae utinam detegendis portentosis illis haeresibus ».

[105] Bibliothèque universitaire, Leyde. B.P.L., 293 B, Cod. f° 289. Orig. autogr. ; *Genève pépinière*, II, p. 202 : « D. Marnixium et D. Taffinum, cupio imprimis ex me salutari, quam officiosissime ».

embrassa la religion réformée », dit Roersch[106]. Les années suivantes, on le trouve à nouveau à Cologne comme gouverneur des enfants d'Henri Sudermann, professeur de grec (1573-1574) ; une large partie de sa correspondance tourne autour de cette famille. À Genève (1574-1575), il est logé chez Henri Estienne où il met à l'œuvre ses qualités éditoriales, et chez Lambert Daneau, alors professeur de théologie à l'Académie. Dès son départ de Genève, une correspondance intense se développe entre lui et Daneau[107]. Malgré sa protestation contre les repas trop chers chez Daneau, il écrit dans une lettre à Arnold Mylius : « Ici je n'ai pas fait peu de progrès à établir une vie pieuse, en partie par l'exemple et par la doctrine de ce grand Théodore de Bèze, en partie par le commerce quotidien avec mon hôte, Lambert Daneau »[108].

Pendant la décade précédant l'institution de l'université de Leyde, on ne leur connaît pas d'échange épistolaire. Cependant, à la suite de sa première rencontre avec Bèze Vulcanius s'est bel et bien donné la peine d'écrire une épigramme en son honneur ; le texte est conservé dans les *Codices Vulcaniani* à Leyde[109]. Vulcanius l'a rédigé en 1575 à Genève, comme l'indique la mention « Gen. 1575 », mais il n'en révèle l'existence qu'en 1576, dans un *post scriptum* d'une de ses lettres à Bèze :

---

[106] Voir J. Roulez, *Biographie Nationale de Belgique*, Bruxelles, Académie royale des sciences, 1866-1986, 44 vol., V (1876), col. 755 ; A. Roersch, « L'album amicorum de Bonaventura Vulcanius », *Revue du Seizième Siècle* 14, 1927, repr. 1974, p. 61-76, ici p. 63

[107] Cette correspondance commence depuis son séjour à Bâle qui semble lui avoir particulièrement plu (1575-1577).

[108] H. de Vries de Heekelingen, *Correspondance de Bonaventura Vulcanius pendant son séjour à Cologne, Genève et Bâle (1573-1577)*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1923, lettre XXXIX, p. 101 : « Neque enim hic parum ad vitam pie constituendam, partim exemplo partim doctrina magni illius Theodori Bezae, partim quotidiana Lamberti Danaei hospitis mei consuetudine profeci. »

[109] *Cod. Vulc*. 97 f 20r : D. Theod Bezae. « O, Theodore Dei magno date munere terris, / Beza reformatae religionis honos / Quem Rex quem proceresq, amplusq. Senatus / Et tota audivit Gallia et obstupuit / Me quoque fama tui latum diffusa per orbem / Nominis, immensa sydera laude petens : / Has procul à patria cupidum traxit in oras / Te proprius mundi lumen ut intitular. / Tu modo Beza rudem facilis ne despice Belgam, / Indignum ue tuo forsan amore puta. / Quod si erit, inq. tuos foelix adscribar amicos / quos tua vel pietas eloquium ue beat : / Dulce vicem fuerit duros subijsse labors, / Dulce bonis, patria dulce carere sola / Gen. 1575 ».

« Dès que je fus arrivé à Genève, à l'instant-même, votre apparence m'arracha cette épigramme. Je vous l'envoie un peu tard, il est vrai, non que je la juge digne d'être lue par vous, mais parce que je crains que le présage que le dernier vers renferme, ne soit vrai »[110]. Nous donnons la traduction suivante :

A Monsieur Théodore de Bèze

O, Théodore, offert à la terre comme un grand don de Dieu,
Bèze, honneur de la religion réformée
Que le Roi, les Nobles et l'illustre Sénat et toute la France
Ecoutèrent, stupéfaits, éblouis, parler de la religion.[111]
Moi-même je fus touché de la renommée par le monde entier,
De votre nom, que l'éloge sans réserve porte aux astres :
Il m'a attiré vers ces régions, loin de ma patrie,
désireux de recevoir l'honneur d'être plus proche de vous, lumière du monde.

Seulement, Bèze, en votre bienveillance, ne dédaignez pas le Belge
ignorant,
Ne le tenez peut-être pas indigne de votre amour.
Car s'il m'advient, dis-je, le bonheur d'être compté au nombre de vos
amis,
que votre piété ou votre éloquence rend heureux :
Il me serait doux, alors, d'endurer de cruels labeurs,
Doux d'être privé de mes biens, doux même d'être privé de ma patrie.
Gen. 1575

Le dernier vers se rapporte au fait que « la famille de Vulcanius semble lui avoir coupé les vivres après qu'un certain Corycéen ait trahi la présence de Vulcanius à

[110] *Correspondance*, t. XVII (1576), lettre 1177, p. 3 : « quum primum Genevam venissem aspectus tuus mihi statim hoc epigramma excussit, quod quidem nunc demum ad te mitto, non quod ego illud dignum judicem quod a te legatur, sed quod vereor ne omen illud ultimo versu complexus eram verum sit ».

[111] L'auteur se réfère ici au Colloque de Poissy où Bèze a parlé au nom des Réformés.

Genève ». Et il poursuit : « Mais c'est à ces traits que doivent être exposés ceux qui sont disposés à la piété »[112].

Dans une de ses lettres à un destinataire inconnu, Vulcanius est sans doute le porte-parole de beaucoup d'étudiants lorsqu'il écrit : « Je désirais ardemment voir Monsieur de Bèze. Et je n'ai pas regretté ce départ. Car l'aspect d'un si grand homme était pour moi extrêmement agréable, et notre rencontre très utile. Jamais je ne l'ai quitté sans avoir tiré quelque profit de notre rencontre »[113]. Son admiration pour Bèze, renforcée encore par son épigramme et exprimée au travers de ces remarques, rappelle la façon dont le poète Jacques Peletier, ami intime de Bèze, l'a dépeint : « Homme heureux en dons de grâces, de nature et de fortune et qui est, chose rare, estimé entre les hommes tel qu'il était, bref les perfections qu'il avait, étaient si bien conjointes en lui et s'entredonnaient un tel aide qu'en toute compagnie, même des plus grands de Paris, il était bien vu, prisé et honoré »[114]. Sous ce rapport, il n'est pas étonnant que Simon Goulart, collègue-pasteur de Bèze, dans une de ses lettres à Vulcanius, s'inquiète de la maladie de Bèze. En effet, devoir se passer de lui serait un désastre : « l'académie a froid tant qu'il est absent »[115]. De quoi souffrait-il ? Nous supposons qu'il ait été malade des poumons comme en 1580, lorsqu'il a écrit à Dürnhoffer que, « pour sept semaines,

---

[112] *Correspondance*, t. XVII, lettre 1177, p. 3 : « Intelligo enim Coryceum aliquem ad meos detulisse me istic egisse, sed his telis expositi esse debent qui pietate studere volunt ». *Correspondance de Bonaventura Vulcanius,* lettre LI, p. 129. Les Corycéens passaient pour des espions. Voir par exemple Erasme, *Adagia,* I, II, 44. Voir Elly Ledegang-Keegstra, « Vulcanius et le Réformateur Théodore de Bèze » dans *Bonaventura Vulcanius, Works and Networks Bruges 1538-Leiden 1614*, p. 147-165, ici p. 148-149.

[113] *Correspondance de Bonaventura Vulcanius,* lettre XXXVIII, p. 99 : « Certe magno visendi D. Bezae studio flagrabam. Neque me hujus profectionis poenitet. Fuit enim mihi jucundissimus tanti viri conspectus, utilissimus congressus. Nunquam enim ab eo nisi cum fructu aliquo discessi ».

[114] Jacques Peletier du Mans, *DIALOGUE de l'Ortografe e Prononciacion Francoese* (1555), éd. en fac-simile, Genève, Slatkine, 1966, p. 34 : voir C. Veltenaar, *op. cit.,* p. 33.

[115] *Correspondance de Bonaventura Vulcanius,* lettre CXLIX du 28 novembre 1575, p. 306 : « De morbo D. Bezae sum sollicitus ; friget enim academia nostra, tantisper dum abest ».

j'ai souffert d'une maladie pulmonaire si grave que je n'ai pu ni lire, ni écrire, ni dicter »[116].

Pour Bèze et pour Vulcanius, les pères de l'Eglise et les auteurs chrétiens d'Alexandrie en particulier, constituaient un grand centre d'intérêt. Ainsi il ne doit pas nous étonner que, à Leyde, dans les *Codices Vulcaniani* se trouve un manuscrit grec du XV[e] siècle *Origenis philocalia,* la *Philocalie* d'Origène. En marge de la première feuille, Vulcanius a noté : « Je l'ai collationné avec un autre exemplaire dont, à Genève, Th. Beza a fait une copie pour moi, Bon. Vulcanius, l'an 1574 »[117].

À la fin du séjour de Vulcanius à Genève, le 3 septembre 1575, Théodore de Bèze donna, en second, une contribution en trois parties dans l'*album amicorum* de son ami. Il en sera traité dans un chapitre voué à cette expression littéraire. (p. 144)

Tous ces contacts de Bèze confondus précédèrent la fondation de l'université de Leyde qui a joué un rôle important dans ses relations ultérieures avec les Pays-Bas. C'est pourquoi, afin de les placer dans leur contexte, nous donnons dans le chapitre suivant un bref récit de la naissance de l'université.

---

[116] Nous empruntons la remarque sur la maladie à la *Correspondance*, t. XXI (1580), lettre 1396 du 26 janvier à Laurent Dürnhoffer, p. 5 : « Prohibet me perpetua in pulmones defluxio scribere, dictare totas jam septem hebdomadas ».

[117] *Cod. Vulc.* 61. Voir *Correspondance de Bonaventura Vulcanius*; lettre CXXII, vers la fin de mai 1577, p. 255 n. 1 : « Collata cum alio exemplari manuscripto cujus mihi Genevae copiam fecit Th. Beza, per me Bon. Vulcanium, Anno MDLXXV ». La *Philocalie* d'Origène est une anthologie des écrits d'Origène. Vulcanius avait voulu donner une version latine de cette œuvre, mais ne l'a finalement pas réalisée. Voir *Correspondance*, t. XVII, lettre 1177 de Vulcanius à Bèze, p. 2 et n. 12.

CHAPITRE III

LA FONDATION DE L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

1575

Petit survol historique

Le 28 décembre 1574, le Prince d'Orange, Guillaume le Taciturne, écrit aux États de Hollande et de Zélande pour leur proposer de fonder une université « où la jeunesse de la région ainsi que celle de Brabant, de Flandre et d'autres pays d'alentour pourrait être instruite dans la vraie connaissance de Dieu et dans les autres bons arts et sciences honnêtes et libres servant à bien gouverner le pouvoir légitime »[118]. Il semble que la nouvelle université devait servir aux étudiants protestants, en remplacement de l'université de Louvain qui les exclut de l'enseignement lors de la guerre contre l'Espagne[119].

On ne sait pourquoi le Prince a choisi Leyde comme ville universitaire. Certains supposent que c'est par reconnaissance envers elle pour avoir si courageusement enduré le siège espagnol, qui s'était terminé trois mois auparavant[120]. D'autres perçoivent cette histoire comme une légende, probablement puisqu'à l'époque, d'autres villes telles que Middelburg et Gouda rivalisèrent avec

---

[118] Pour l'histoire détaillée de l'institution de l'université de Leyde, nous renvoyons à W. Otterspeer, *Groepsportet met Dame, Het bolwerk van de vrijheid. De Leidse unuiversiteit, 1575-1672*, 3 vol., Amsterdam, Bert Bakker, 2000-2005, I, p. 61-74, ici p. 61 ; *Leidse universiteit 400 stichting en eerste bloei 1575-ca.1650*, p. 32-34.

[119] *Genève et les Pays-Bas*, p. 62. L'inverse eut lieu aussi : dès 1573, la Zélande elle-même défendit nettement aux jeunes protestants, par le moyen de placards, d'étudier à l'université catholique de Louvain. Plus tard, on trouve l'exemple de cette défense dans *Kerkelyk Plakaatboek, behelzende de Plakaaten, Ordonnantien, ende Resolutien, over de Kerkelyke Zaken, by een gebragt door Nicolaas Wiltens, bedienaar des H. Evangeliums te Amsterdam*, 's Gravenhage, Paulus en Isaac Scheltus, Anno 1722, p. 535 : *Placaet des Seigneurs des États de Zélande* (du 19 février 1609) *dans lequel il est défendu aux habitants de la Province de Zélande de se rendre aux Écoles des Jésuites, ni aux Universités ou Écoles ressortant sous la domination du Roi d'Espagne ou de l'Archiduc*. Voir aussi J.W. te Water, *Kort verhaal der Reformatie van Zeeland in de zestiende eeuw*, Middelburg, Pieter Gillissen, 1776, p. 329.

[120] *Groepsportret met Dame*, I, p. 63.

Leyde. Cependant, la situation de l'une était trop excentrée et l'autre était trop mal protégée, n'étant pas fortifiée.

À Leyde donc, en hiver 1575, une seule lettre du Prince d'Orange suffit à l'esprit entreprenant hollandais pour faire sortir de la terre gelée, en peu de semaines, un lieu d'étude complet[121]. Janus Dousa, Seigneur de Nortwick, et le secrétaire de la ville, Jan van Hout, se chargèrent de la fondation proprement dite[122]. Le Prince se montra pressé, car des négociations de paix étaient imminentes et les révoltés, les adversaires, ne comptaient certainement pas la création d'une université protestante parmi les consensus possibles. Il voulait donc placer les Espagnols devant un fait accompli[123]. Il y eut effectivement des négociations à Breda qui, par la médiation de l'empereur Maximilien II, commencèrent le 3 mars 1575[124]. Bèze semble avoir été au courant de ces faits, comme en témoigne une lettre à Laurent Dürnhoffer : « On dit aussi qu'entre les conditions de la paix belge [L'Édit perpétuel du 12 février 1577], il a été décrété qu'aux hommes pieux de la Hollande et des îles de la Zélande, il était permis d'avoir leurs réunions et que Guillaume d'Orange longtemps d'avance et même au milieu de la guerre, pensait à ériger des écoles »[125].

La fondation d'une université était un droit souverain. C'est pourquoi l'octroi à la fondation[126], donné par le Prince le 6 janvier 1575 à Delft, eut officiellement lieu au nom du Roi catholique Philippe II, le souverain, même si ce nom ne représentait en fait pas grand-chose ; le document est en outre antidaté, puisqu'il n'a été dressé

---

[121] R.-J. van den Hoorn, « Lipsius en de Leidse universiteit », dans *Lieveling van de Latijnse taal, Justus Lipsius te Leiden herdacht bij zijn vierhonderdste sterfdag*, éd. Jeanine de Landtsheer, Leyde, Universiteitsbibliotheek/Scaliger Instituut, 2006, p. 229-230.

[122] *De Opstand in de Nederlanden*, p. 98.

[123] *Groepsportret met Dame*, I, p. 62.

[124] *De Opstand in de Nederlanden*, p. 99.

[125] *Correspondance*, t. XVIII (1577), lettre1241, p. 42 et p. 44 n. 18 : « Aiunt quoque inter Belgicae pacis conditiones cautum esse ut piis suos coetus habere in Holandia et Selandiae insulis liceat, et Auriacus jam antea *de erigendis scholis* in medio belli cogitavi ». Pour *scholis* lisez : une université.

[126] On trouve l'octroi qui date du 6 janvier 1575 dans P.C. Molhuysen, *Bronnen tot de Geschiedenis der Leidsche Universiteit*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1913-1924, 7 vol., I, Bijlage 7, p. 7-8.

que vers la moitié de février. En réalité, les États de la Hollande se considéraient comme l'autorité incontestable[127].

Grâce à la confiscation de biens ecclésiastiques de Leyde et de Leiderdorp et de ceux de l'Abbaye d'Egmond en particulier, qu'on avait déjà vidée en 1573, l'argent nécessaire au fonctionnement de la nouvelle Académie était rassemblé. Mais qu'est-ce qu'une université sans professeurs ? En toute hâte, on nomma des professeurs temporaires tels que Caspar Coolhaes, pasteur à Leyde, et Petrus Forestus, médecin à Delft. En juillet seulement, les premiers professeurs furent nommés officiellement[128].

Le 8 février 1575, l'université fut inaugurée par un culte donné dans la Pieterskerk par le pasteur Pieter Cornelisz et suivi d'un discours d'inauguration ; cette louange de la théologie[129], jamais imprimée d'ailleurs, fut prononcée par le pasteur et professeur Caspar Coolhaes dans le cloître Sainte Barbara[130]. En effet, l'université semble en premier lieu avoir dû servir d'institut de formation pour des pasteurs réformés, dont on avait grand besoin. Pour réaliser cette formation, on prit pour exemple d'autres universités telles que Genève et Heidelberg.

L'enseignement aux futurs pasteurs fut influencé par l'humanisme qui propageait la connaissance « du texte sacré dans l'original, grec et hébreu, à ceux qui auront à prêcher au peuple des paroisses. Par rapport au clergé séculier du Moyen Age, dont une faible partie seulement a passé par la filière universitaire, c'est une véritable révolution, c'est une sorte de gageure »[131]. Le mélange de piété combiné avec les connaissances des langues bibliques, tant proclamées par Erasme,

---

[127] O.J. de Jong, *op. cit.,* p. 144.

[128] J.J. Woltjer dans *Leidse universiteit*, p. 14-15.

[129] R.E.O. Ekkart dans *Leidse universiteit*, p. 36-37.

[130] J. Reitsma et J. Lindeboom, *Geschiedenis van de Hervorming en de Hervormde Kerk der Nederlanden*, Utrecht, Kemink & Zoon, 1933, p. 223.

[131] H. Meylan, « Le recrutement et la formation des pasteurs dans les Églises réformées du XVI[e] siècle » (1968), *op. cit.*, p. 127-150, ici p. 130.

avait déjà préparé à ce type d'enseignement[132]. Il faut à ce propos mentionner ici la devise de Joachim du Bellay, *Musa coelo beat*, « la Muse réjouit le ciel », gravée dans le pavé devant l'église du cloître des Dames Blanches, une congrégation missionnaire, qui servait de troisième abri à l'Académie[133]. Cependant, étant donné la situation politique, on ne saurait nier le fait que l'université puisse avoir été fondée également pour des raisons d'état[134].

Au commencement de l'année universitaire, le 6 juillet 1575, un autre discours fut prononcé par Louis Cappel, originaire de Paris et nommé professeur de théologie quelques mois auparavant. Cappel se trouvait déjà à Genève en 1557, donc avant les étudiants nommés dans le début de notre étude[135]. Il y revint en 1566 pour étudier la théologie et devint le disciple de Bèze. Dans son discours, *Oratio Inauguralis Academiae Lugduno-Batavae,* il établit un rapport entre les sciences qui devraient servir la paix et ceux qui se concentraient principalement autour de la guerre : tous les deux seraient cultivés à l'université d'une façon conjointe, tout comme Pallas servait l'érudition et la guerre[136]. Cette même idée sera reprise plus tard par l'Académie de Groningue.

---

[132] J. Huizinga, *Nederlands beschaving in de 17e eeuw*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1941, p. 69.

[133] *Groepsportret met Dame*, I, p. 73. La devise se trouve après le premier des cinquante sonnets dont se compose le recueil de *L'Olive*, dédiée à madame la princesse Marguerite, sœur du roi Henri II (1549). Dans la seconde édition, le nombre des sonnets fut porté à 115 (1550).

[134] G. Groen van Prinsterer*, Handboek der Geschiedenis van het Vaderland*, Amsterdam, Höveker & Zoon, 1872, p. 116 ; voir J. Bloemendal, « Van Rebel tot Vader des Vaderlands Oranje in de vroegmoderne literatuur », *De Muze en de Mythe, Over de literaire verwerking van het verleden*, éd. J. Bloemendal et P.J. Smith., Amersfoort, Florivallis, 2007, p. 57-67, ici p. 57 ; Anton van der Lem, « Bonaventura Vulcanius, Forgeron de la Révolte », dans *Bonaventura Vulcanius, Works and Networks Bruges 1538-Leiden 1614*, p. 215-222, ici p. 217.

[135] *Le Livre du Recteur*, 55 *verso* ; *Genève pépinière*, I, p. 75 ; sur Cappel voir P.C. Molhuysen dans *NNBW,* IV, col. 400-401.

[136] *Groepsportret met Dame*, I, p. 442 : « (universitate) in qua studia pacis coleruntur conjuncta cum belli negotiis » ; le discours a été publié par Iohannis Meursius*, Athenae Batavae libri duo*, Lugduni Batavorum, apud Andream Clouquium et Elseverios, Anno MDCXXV, à la suite de l'épître dédicatoire et de la *captatio benevolentiae.*

Si donc la faculté de théologie occupait une place importante, cela ne signifie pas que l'Église réformée y exerçait la moindre influence. C'est là une différence notable avec les académies de Genève et de France. D'ailleurs, le magistrat de Leyde avait peur du rigorisme genevois, de sorte qu'à ses débuts l'université témoignait plutôt d'un calvinisme modéré.

Non seulement la théologie, mais encore la médecine, le droit et la philosophie devaient être enseignés pour répondre aux premières exigences du Prince. Dans ce but, Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde fut chargé de recruter des professeurs, « *in professorum negotio* », appelait-il cette mission. Ainsi, il se trouva à cet effet dès le début du mois de février à Heidelberg et au début du mois de mars à Neuhausen[137].

Le Prince lui-même conserva pour lui la nomination du premier Recteur et de ses Assesseurs, comme cela est mentionné dans l'*Ordonnantie ende Statuten voor de Universiteit der Stadt Leyden* du 2 juin 1575 : « Nous nous sommes conservés l'élection ou la création du premier Recteur et des Assesseurs, ordonnant pour cet an courant comme Recteur Mr. Petrum Thiarum, et comme Assesseurs Mr. Johan Fengeret (Feugeray), Docteur en Théologie, Cornelis de Groot, Maître en Droit, Gerard de Bont Médecine, Basilium Zyletepeum Professeur en Latin »[138]. Cette remarque, faite par le Prince au début du mois de juin, prouve que les quatre facultés se trouvaient à cette date pourvues de professeurs.

Les premiers curateurs, nommés à vie dès le 6 janvier, furent installés le 2 juin 1575. Le premier à être nommé fut Janus Dousa, Seigneur de Nortwick, le grand défenseur de Leyde pendant le siège espagnol (1574). Les deux autres curateurs, Cornelis de Coninck, maire de Delft et Gerard van Hoogeveen, pensionnaire de Leyde, complétèrent ce triumvirat**[139].**

---

[137] Van Schelven, *op. cit.,* p. 95-96.

[138] P.C. Molhuysen, *op. cit.*, I, p. 25-38, ici art. II, p. 27.

[139] *Groepsportret met Dame*, I, p. 75.

Malheureusement, à ses débuts, l'université a souffert du changement rapide de ses professeurs, surtout au sein de la faculté de théologie[140]. Ce n'est qu'à la venue de Lucas Trelcatius père (1587) et de François Du Jon père (1592) que la faculté a enfin connu quelques années d'équilibre.

Nous dirigerons spécialement notre attention vers les professeurs de l'université et les anciens disciples avec lesquels Bèze était en relation.

[140] O.J. de Jong, *op. cit.*, p. 145.

CHAPITRE IV

BÈZE ET LES PAYS-BAS

PENDANT LA PREMIÈRE DÉCADE DE L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

1575-1585

1. *Pierre Loyseleur de Villiers, disciple et collègue*

Dès la fondation de l'université, le Prince d'Orange écrivit de Dordrecht à Pierre Loyseleur de Villiers. Or, Villiers se trouvait de nouveau à Londres où il travaillait, depuis le 18 octobre 1574, au sein de la communauté française. Pendant cette période, il reçut son titre de docteur en théologie à Oxford sans avoir soutenu sa thèse[141].

« Vous aurez…entendu comme pour l'advanchement de la gloire de Dieu et pour meilleure nourriture et instruction de la jeunesse de pardeça, je suis avecq les Estatz de ce pays esté d'advis de faire dresser en la ville de Leyden une université….Et qu'entre aultres désirerions bien estre pourveuz de quelque personne qualifiée pour en ladite université estre professeur en théologie…, je me suis tant plus librement mis à vous écrire ceste pour vous prier…. de vouloir accepter ladite charge »[142]. Loyseleur de Villiers refusa cette offre, mais nous n'en connaissons pas les raisons.

Apparemment, le Prince avait fort apprécié Loyseleur, car on le retrouve comme prédicateur de la cour à Anvers. C'est de cette ville qu'il écrivit deux lettres à Bèze, le 26 mars 1579 et le 20 février 1580. Dans sa première lettre, il accusa Bèze d'avoir été une source des difficultés en Flandres, à Gand en particulier, pour s'être opposé

[141] C. Boer, *op. cit.,* p. 62.

[142] *Idem*, Bijlage I, p. 179.

à la modération des sentiments anti-catholiques surgie à l'intérieur du Calvinisme. La seconde lettre réagit à une remarque de Bèze (dans une lettre malheureusement perdue) lui reprochant d'être peu abordable pour ceux qui ont besoin de ses conseils[143]. Apparemment, leur relation amicale supportait ces critiques assez dures.

Parfois Loyseleur de Villiers semble avoir participé à la recherche de professeurs pour l'université[144]. Selon toute vraisemblance, cela a été le cas pour la nomination de Johannes Drusius, qu'il avait sans doute connu à Oxford.

2. *Nouveau contact avec Emden : deux lettres de Bèze au pasteur d'Emden, Johannes Polyander a Kerckhoven (1535-1598)*

Au printemps de 1575, ainsi que les 12 mai et 11 mars 1577, soit une dizaine d'années après sa correspondance avec Anna d'Oldenburg, la Comtesse d'Emden, Bèze adresse deux lettres à Johannes Polyander a Kerckhoven père, originaire de Gand. De 1560 à 1566, celui-ci fut pasteur à Metz et par conséquent collègue de Jean Taffin. Dès 1570, il devint pasteur de l'Église wallonne d'Emden et s'y lia d'amitié avec Menso Alting, qui correspondit avec Bèze dès 1578.

La première lettre de Bèze qui nous est conservée, encourage Polyander à persévérer dans le service du Saint-Esprit. Quant à la situation politique des Pays-Bas, Bèze n'est pas optimiste, car il craint que la longue guerre contre l'Espagne ne fasse qu'entraîner beaucoup de corruption et d'impiété. Il constate qu'il y a peu d'espoir vis-à-vis d'un ennemi hostile aux droits humains et divins[145].

---

[143] *Genève pépinière*, II, resp. p. 204-212 et p. 222-227.

[144] Voir P.C. Molhuysen, *op. cit.*, I, p. 36, 105sv ; C. Boer, *op. cit.*, p. 125.

[145] Dans une lettre à Taffin du 24 août 1565, Bèze dit avoir écrit à Polyander, mais cette lettre est perdue. Voir *Correspondance* VI (1565), lettre 412, p. 145 et p. 147 n. 10

Le contenu de la seconde lettre de Bèze prouve qu'il se soucie toujours des problèmes qui se posent autour du rétablissement de la discipline ecclésiastique à Emden[146].

Nous retrouverons Polyander dans la suite de notre ouvrage.

3. *Johannes Drusius d'Oudenaerde (1550-1616)*

C'est en 1577, sur la recommandation de Marnix de Sainte-Aldegonde (lui encore !) et de Pierre Loyseleur de Villiers, depuis 1577 prédicateur de la cour de Guillaume d'Orange[147], que l'université eut la chance de pouvoir nommer comme professeur d'hébreu, de chaldéen et de syriaque, le fameux hébraïste Johannes Drusius (van den Driesche) d'Oudenaerde[148]. Auparavant, Drusius présentait déjà un *curriculum vitae* impressionnant. Fils d'un père protestant et d'une mère catholique, il fit ses études à Louvain, mais choisit d'assez bonne heure la foi de son père et s'enfuit le rejoindre en Angleterre. Comme pour Lydius, les troubles religieux l'avaient chassé du pays de son enfance. Ses études des langues orientales à Cambridge, auprès d'Antoine Chevalier (premier professeur d'hébreu à Genève), furent brillantes[149].

---

[146] Voir *Correspondance*, t. XXXVIII (1597), Addenda, (au tome XVI, lettre 1135[bis]) p. 245-247 et (au tome XVII, lettre 1242 [bis]) p. 248-249.

[147] En tête d'une liste mentionnant tous ceux qui appartenaient à la cour de Guillaume d'Orange en 1578, figurent les conseillers du Prince : « Mijn Heer van Sint Aldegonde, Mijn Heer van Villiers, Mijn Heer Taffin minister », C. Boer, *op. cit.*, p. 73 ; *idem*, p. 76 et *Genève pépinière,* II, p. 210. Voir sur la recommandation de Marnix et de Loyseleur, *Correspondance*, t. XVIII, lettre 1241, p. 44 n. 19 ; Molhuysen, *op. cit.*, I, p. 5, n. 15, donne la date exacte de cette recommandation : le 25 février 1577.

[148] Ch. Borgeaud, *Histoire de l'Université de Genève*, Genève, Georg et C[ie], 1900, 6 vol., I, *L'Académie de Calvin (1559-1798)*, p. 145, mentionne à tort Drusius comme ancien disciple de l'Académie. Voir L.G. Michaud et J. Michaud. *Biographie Universelle Ancienne et Moderne*, Paris, Thoisnier Desplaces, 1843-1862, 45 vol., XI, p. 335-336.

[149] Aussi dans son héritage littéraire trouve-t-on le livre de Chevalier, *Rudimenta habraicae linguae* qu'il avait publié en 1557 chez Robert Estienne et qu'il dédia à Bèze ; voir P. Korteweg, *De nieuwtestamentische commentaren van Johannes Drusius (1550-1616)*, Melissant, s. n., 2006, p. 36 n. 2. Voir aussi L. Fuks, « Hebreeuwse studies aan de Franeker Universiteit » dans *Universiteit te Franeker 1585-1811,* éd. G.Th Jensma, F.R.H. Smit et F. Westra, Leuvarde, Fryske Akademy, 1985, p. 409-423, ici p. 412.

C'est pourquoi cette université et celle d'Oxford lui offrirent un professorat en langues orientales. Il accepta l'offre d'Oxford où, de 1573 à 1576, il enseigna l'hébreu, l'araméen et le syriaque. C'est là aussi qu'il se lia d'amitié avec son disciple Sir Thomas Bodley. Deux lettres en hébreu de Drusius à Bodley (8 avril et 25 août 1590) nous ont été conservées[150].

Peut-on s'étonner que ce savant soit consulté par Bèze pour sa quatrième édition du *Novum Testamentum* ?[151] Bèze l'a en effet impliqué dans ce large projet afin que celui-ci y apporte des corrections et y propose des ajouts (ou des soustractions). Dans l'« Avis au lecteur » du 1er août 1588, il explique que depuis l'édition précédente (1582), l'ouvrage a bénéficié de la collaboration de plusieurs savants parmi lesquels sont mentionnés Corneille Bertram, Joannes Drusius et Johannes Piscator[152]. Or, les deux lettres de Drusius à Bèze (il ne nous reste pas de lettres de Bèze à Drusius) ne pouvaient se mesurer au nombre de celles réalisées entre Piscator et Bèze, exemplaires pour exprimer la reconnaissance de Bèze envers les savants qui l'aidaient dans les éditions de son m*agnum opus*[153].

Le 12 novembre 1584, Piscator, professeur à l'université de Herborn, fondée la même année par le comte Jean de Nassau, mentionne dans une de ses lettres à Bèze les annotations qu'il lui a faites pour son édition prochaine du *Novum*

---

[150] Traduites de l'hébreu en latin, ces lettres basées sur le manuscrit 729 Hs. (Tresoar) ont été publiées par M.H.H. Engels, *Johannes Drusius sr. 70 brieven, 1588-1590*, Leuvarde, M.H.H. Engels, 2008, Tresoar sign. Pb 35760 bis, Nos 51 et 61.

[151] *Testamentum Novum, sive Novum Foedus Jesu Christi D.N., cujus graeco contextui respondent interpretationes duae, una vetus, altera Theodori Bezae, nunc quarto diligenter ab eo recognita…*, Genevae 1589 (Bibliothèque universitaire de Leyde, sign. 525 A4).

[152] Corneille Bertram était professeur d'hébreu à Genève et Piscator, à l'époque, professeur de théologie à Herborn. *Correspondance,* XXVI (1585), lettre 1794, p. 242 et n. 3. Voir aussi *Correspondance*, t. XXVII (1586), lettre 1858 à Grynaeus, p. 217 n. 4.

[153] Commencée par une lettre de Piscator à Bèze, du 12 juin 1580, *Correspondance*, t. XXI, lettre 1426, p. 143-148, qui a comme centre d'intérêt les notions de justification et de sanctification ainsi que l'omniprésence du Christ dans sa nature humaine et divine, la correspondance n'est renouvelée qu'en 1584 et aura dorénavant comme sujet principal les annotations déjà citées qui devraient contribuer à l'éclaircissement de la quatrième édition du *Novum Testamentum* de Bèze.

Testamentum : « Je désire savoir ton jugement sur mes annotations, dont je t'ai envoyé un exemplaire »[154]. Après la perte d'une première lettre envoyée par Bèze afin, semble-t-il, de largement remercier Piscator, l'expéditeur renouvelle ses remerciements dans une missive du 17 décembre 1584 : « Je trouve très désagréable que ma lettre dans laquelle je te remerciai de ces annotations à mes *Adnotationes* si précises de ta part et dont j'étais extrêmement reconnaissant, s'est perdue »[155]. Un an plus tard, le 19 décembre, Bèze le remercie encore chaleureusement de ses observations critiques envoyées cette fois dès le 28 mars 1585. Il affirme que dans l'édition suivante du *Novum Testamentum* qu'on commencera bientôt, il a, d'après l'avis de Piscator, éliminé, ajouté ou éclairci beaucoup de passages[156]. Il ne serait pas hasardeux de supposer que Drusius (ses remarques ne sont pas connues jusqu'ici), fameux pour sa précision, n'a pas tardé à agir de la même façon que son collègue et probablement pendant cette même période. À plusieurs reprises, Bèze assure à Piscator qu'il « ne laisserait passer aucune occasion de mentionner la recherche qu'ils ont faite en commun »[157]. Il répète cette remarque à propos de ses *Sermons sur le Cantique des cantiques*, auxquels Piscator avait également mis la main : « Je ne passerai point sous silence les annotations, dans lesquelles j'ai été tant aidé par toi »[158]. La même appréciation concerne le professeur Drusius, dont il dit, dans l'« Avis au lecteur » du *Novum Testamentum*, « qu'il lui a fait observer pas peu de choses, que c'est un homme qui à juste titre doit être fort loué pour son exactitude »[159].

---

[154] *Correspondance*, t. XXV (1584), lettre 1711, p. 257 et n. 1.

[155] *Idem,* lettre 1722, p. 310.

[156] *Correspondance*, t. XXVI (1585), lettre 1794, p. 242 : « postrema quae mox inchoabitur editio..., in qua plurimos locos abs te admonitus detraxi, adjeci, illustravi ».

[157] *Correspondance,* t. XXVII (1586), lettre 1817, p. 78 : « Sed occasionem tamen nullam istius συζητήσεως praetermittam ».

[158] *Correspondance*, t. XXIX (1588), lettre 1945, p. 87 : «....annotationes, in quibus quantum fuerim a te adjutus minime reticebo ».

[159] *Correspondance*, t. XXIX (1588), Pièce annexe X, p. 239-240 et p. 240 n. 5 : « Admonuit etiam me de non paucis Joannes Drusius, vir certe magnam diligentiae et eruditionis laudem ».